

~~6704~~ 20

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DU NOUVEAU MONDE



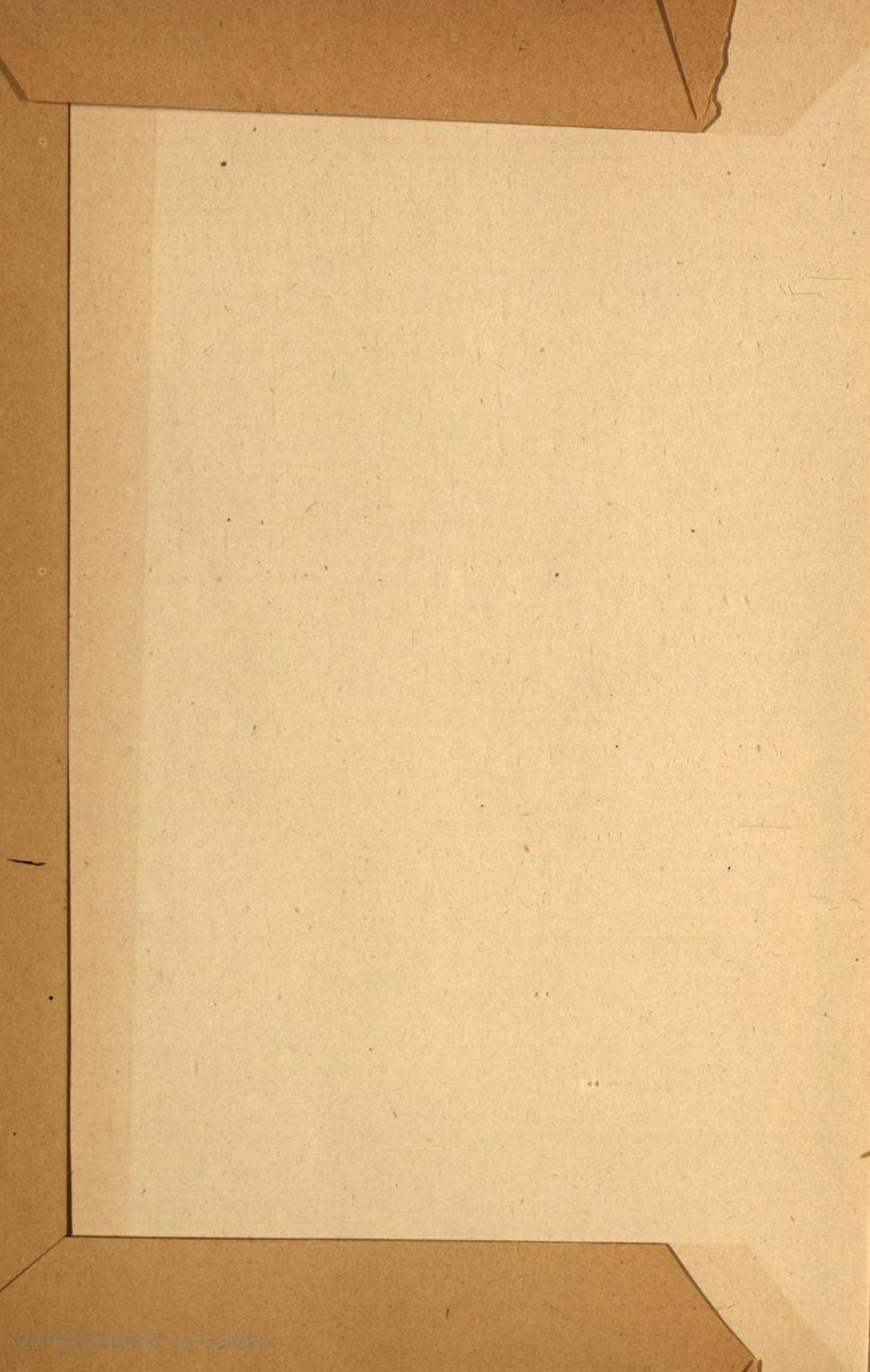
COMITÉ DÉPARTEMENTAL

DU

CALVADOS



CAEN, 20 Août 1892



20

A-U

249

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DU NOUVEAU MONDE

93(7+8)
QUA

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DU NOUVEAU MONDE



COMITÉ DÉPARTEMENTAL

DU

CALVADOS



CAEN, 20 Août 1892

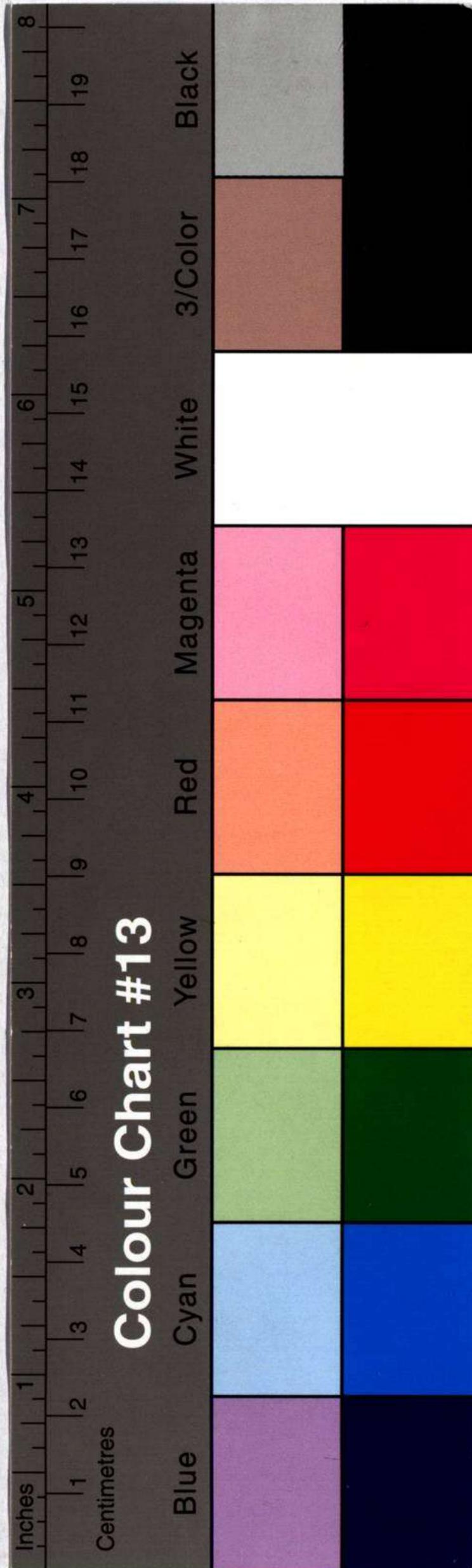
A SA MAJESTÉ

LA REINE RÉGENTE D'ESPAGNE

Madame,

Lorsque, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, le marin qui veillait anxieux sur le pont d'une caravelle espagnole aperçut à l'horizon une lumière vacillante, il crut toucher aux limites de l'Orient. Il se trompait, et, le lendemain, ce n'était pas sur le sol de l'Asie qu'il plantait le pennon d'Isabelle; c'était sur celui d'un archipel, avant-garde d'un continent inconnu.

Cristobal Colon venait de donner un Nouveau Monde à Castille et à Léon. Mais bientôt ces plages lointaines fournirent un vaste champ



d'activité à tous les peuples de la vieille Europe : à l'envi, ils vinrent demander à ces riches et mystérieuses contrées leurs trésors et leurs secrets, et tous y eurent leurs heures de gloire.

La France, elle aussi, a possédé au delà des mers un puissant empire colonial, et les Antilles, la Louisiane, le Canada, peuplés par elle, conservent encore pieusement les souvenirs et le langage de la terre des ancêtres.

En secondant l'audacieux génie du Navigateur génois, la Castille a bien mérité de l'Humanité. Le monde entier associera à tout jamais dans sa reconnaissance au nom de Colon ceux de l'Espagne et de ses Souverains.

A ce titre, Madame, les Membres du Comité formé dans le département du Calvados pour la célébration du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, sollicitent l'honneur de présenter à Votre Auguste Fils Sa Majesté le Roi

d'Espagne (Q. D. G.) et à Votre Majesté l'hommage de leurs respectueuses félicitations pour ce glorieux anniversaire.

Ils y joignent l'expression de leurs ardentés sympathies pour le noble peuple espagnol sur lequel Vos Majestés règnent avec tant d'éclat.

Ils sont, avec les sentiments du plus profond respect,

Madame,

de Votre Majesté

Les très humbles et très obéissants serviteurs,

LES MEMBRES DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL

DU CALVADOS

ÉDOUARD VATIN, Préfet du Calvados,
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier
de l'Instruction publique, PRÉSIDENT.

LOUIS GUILLOUARD, Professeur à la Faculté de Droit de Caen, Officier de l'Instruction publique, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

ÉMILE TRAVERS, Correspondant de la « Real Academia de la Historia », Président de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, Commandeur de nombre de l'O. R. d'Isabelle la Catholique, SECRÉTAIRE.

ERNEST ADELUS, Vice-Consul d'Espagne.

GEORGES LEBRET, Maire de Caen, Professeur à la Faculté de Droit, Officier de l'Instruction publique.

EDGARD ZEVORT, Recteur de l'Académie de Caen, Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

ARMAND GASTÉ, Secrétaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de

Caen, Professeur à la Faculté des Lettres,
Officier de l'Instruction publique.

PAUL DROUET, ancien Président de la
Société des Antiquaires de Normandie.

Comte ARTHUR DE MARSY, Correspondant
de la « Real Academia de la Historia »,
Directeur de la Société française
d'Archéologie, Officier de l'Instruction
publique, Commandeur d'Isabelle la
Catholique, Chevalier de Charles III.

EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAURE-
PAIRE, Directeur de l'Association nor-
mande, Secrétaire de la Société des
Antiquaires de Normandie, Chevalier de
la Légion d'honneur.

VICTOR TESNIÈRE, Président de la Société
des Beaux-Arts de Caen.

GUSTAVE LE VAVASSEUR, Président de
la Société historique de l'Orne, Officier
d'Académie.

Comte HYACINTHE DE CHARENCEY, Mem-
bre de la Société française d'Archéologie,
Conseiller général du département de
l'Orne.

EDMOND GROULT, Membre de la Société
académique indo-chinoise, Fondateur des
Musées cantonaux, Officier d'Académie.

CAEN, 20 Août 1892.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 1892



FORMER LIBRARY

COMTE DE CHARENCEY

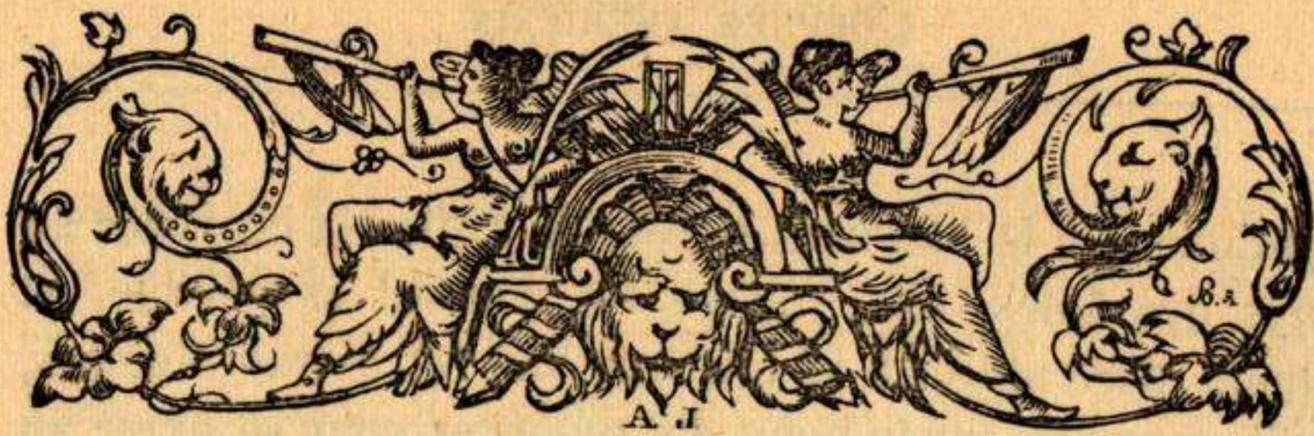
L'ORPHÉE AMÉRICAIN

LIBRARY OF THE

—

UNIVERSITY OF

LIBRARY



L'ORPHÉE AMÉRICAIN

LA légende de l'Orphée américain est répandue surtout chez les Iroquois.

On nous raconte qu'un guerrier du nom de *Sayadio* ou *Sayadis*, et du clan de la *Grande-Tortue*, avait une sœur appelée le *Petit-Épi*, qu'il aimait plus que tout au monde. Trois chefs, épris de ses charmes et connaissant l'habileté de cette jeune personne à tous les travaux du ménage, avaient voulu répudier leurs femmes pour l'épouser. Petit-Épi refusa leurs offres, ne voulant point se séparer de son frère. Cependant, une épidémie ayant atteint son village, elle ne tarda point à succomber dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, en dépit des *ayoschinew* ou « voyants » que son frère avait appelés pour la guérir.

Après avoir fait à sa sœur les funérailles les plus magnifiques qu'il lui était possible, Sayadis partit pour la guerre. Il espérait se consoler en rapportant de nombreuses chevelures de Lérosez ; mais, le souvenir de la morte

continuant à le harceler, il résolut d'aller la chercher au pays des âmes. Son voyage fut d'abord si pénible, si rempli d'aventures à la fois terribles et extraordinaires, qu'il se trouva sur le point d'y renoncer pour se livrer au désespoir. Enfin, ayant songé à implorer son *okki* ou génie familier, celui-ci l'invita, dans un rêve, à s'adresser à un vieil homme-médecine du nom de *Sonon Kwinitsi* ou « la Longue-Chevelure. » Ce dernier enseigna à Sayadis, une forme d'incantation toute-puissante pour évoquer les esprits. Il lui fit don, en outre, d'une gourde ou, suivant une autre version, d'un sac dans lequel Sayadis devait enfermer l'âme de sa sœur, s'il parvenait à la retrouver, et remit enfin au guerrier le crâne de la jeune fille soigneusement empaqueté. En sa qualité de gardien des têtes de morts, Longue-Chevelure l'avait, en effet, conservé.

Muni des instructions du vieillard, Sayadis entreprend d'un cœur joyeux le voyage de l'*Eskenane* ou pays des ombres. Il marche plusieurs mois vers l'ouest, rencontrant à chaque pas de nouvelles difficultés, dont il triomphe grâce aux indications du magicien. Enfin, se présente un cours d'eau qu'il fallait traverser sur un pont de lianes. Un chien furieux en gardait l'entrée et s'efforçait de faire choir les voyageurs dans la rivière. Au moment où il approchait du pont, Sayadis eut soin de lâcher une martre. Le chien courut après elle, laissant le passage libre au guerrier indien.

Quelques jours après, Sayadis arriva dans une ravissante prairie où erraient les ombres des fauves dont les chasseurs de notre terre avaient dévoré la chair. Peu après, apparurent les âmes des morts appartenant à l'espèce humaine. Bientôt Sayadis entendit au loin le son du tambour du *Tchitchikoué* et la flûte indienne qui

appelait les défunts à la danse. Entraîné par un charme irrésistible, le guerrier courut vers le lieu d'où partait ce concert. Toutefois, les âmes semblaient montrer peu d'empressement à l'accueillir. Trois ombres, plus audacieuses que les autres et qui s'étaient séparées de la ronde pour examiner le nouveau venu, s'enfuirent en donnant des signes d'épouvante. Le guerrier arriva donc seul à la demeure d'Ataëntsic. C'était une cabane tapissée de fourrures précieuses et de colliers apportés par les morts. Le jeune Iroquois y trouva Taronyawagon, assis auprès de son aïeule, et il adressa aux deux divinités les paroles suivantes :

« Vous qui êtes des esprits, vous devez savoir pourquoi je suis venu vers vous du pays des vivants. Un grand oiseau noir plane sur le pays des *Mingwés* (Iroquois), et le vent de ses ailes a fait tomber les guerriers et les jeunes filles comme les feuilles des arbres tombent à la lune des amours de l'élan (le mois d'octobre). Ma sœur, le Petit-Épi, a été déposée en terre après beaucoup d'autres, et, depuis ce temps, mon âme est malade. Permettez donc, esprits des morts, qu'elle revienne avec moi au pays des *Mingwés*. Voici un collier que je vous offre pour ouvrir vos bras qui retiennent le Petit-Épi ; puis un second pour lier vos pieds, afin que vous ne puissiez la poursuivre, et, enfin, un troisième pour essuyer vos yeux, si vous pleurez son départ. »

Les deux divinités répondirent : « C'est bien, tu peux reprendre le Petit-Épi. »

Cependant, la vieille et perfide Ataëntsic voulut offrir un festin au jeune *Mingwé*. Elle lui servit, sous différentes formes, des serpents dont le poison l'eût infailliblement tué, si Taronyawagon ne l'avait averti de n'en point

goûter. Ce débonnaire Taronyawagon, qui était le maître des cérémonies au séjour des âmes, mit le comble à son obligeance en faisant don à Sayadis d'une paire de raquettes merveilleuses, qui lui permettraient d'approcher des ombres sans qu'elles songeassent à fuir.

A ce moment, la musique recommençait à se faire entendre, et la ronde des morts reprenait de plus belle. Sayadis se cacha derrière le feuillage et, ayant reconnu sa sœur au moment où elle passait près de lui, il la saisit. Malgré tous les efforts qu'elle fit pour lui échapper, il l'enferma dans sa gourde et s'en retourna dans son village, où il annonça le succès de son entreprise. Toute la tribu se prépara à déterrer le corps de la défunte en observant le cérémonial prescrit par Taronyawagon. Cependant une femme de condition servile, voulant savoir comment était faite une âme séparée de son corps, ouvrit la gourde qui renfermait l'ombre de Petit-Épi. Aussitôt, l'esprit de la morte s'envola de nouveau vers le pays des âmes. Sayadis, dans sa colère, eût fait un mauvais parti à l'indiscrete créature, si le mari de cette dernière ne l'en eût empêché.

Sayadis ne put jamais retrouver le chemin de la région des morts. Il vécut de longues années dans la tristesse et le chagrin, ayant toujours le visage barbouillé de noir en signe de deuil. Il maudissait la sottise curieuse des femmes, et ne recueillit d'autre fruit de ses aventures que de pouvoir raconter ce qui se passait dans l'autre monde (1).

Laissant de côté l'affinité évidente de cette légende

(1) Karl Knortz, *Maerchen und Sagen der Nordamerikanischer Indianen*, Leipzig, 1871, p. 254.

avec celle des Grecs concernant Orphée et sur laquelle nous aurons à revenir plus loin, nous nous bornerons à signaler certaines ressemblances qu'offre le récit iroquois avec ceux des différentes populations des deux continents. Le pont de lianes, franchi par Sayadis pour aller chercher l'âme de sa sœur, et que garde un chien qui essaye de précipiter dans la rivière les voyageurs, a son équivalent exact dans celui de la mythologie algonquine. Ce dernier se trouve à quelques journées de marche, au bout d'une prairie que doivent traverser les âmes des morts en route pour leur dernière patrie. Il consiste en une branche d'arbre au-dessus d'une rivière rapide, et plie tellement lorsqu'on y passe, que l'âme est en danger de tomber dans l'eau, où elle se noierait sans pouvoir jamais atteindre le séjour des ombres (1).

Les livres sacrés de la Perse, eux aussi, connaissent ce pont des âmes. Toutefois, la donnée iranienne offre un caractère plus moral ; car les justes seuls peuvent atteindre l'autre rive, et les méchants tombent infailliblement dans l'abîme ouvert sous leurs pas.

On sait que, sur ce point, Mahomet s'est inspiré de la doctrine persane : le Coran, à son tour, nous parle du *Boulschero* (pont du passage), que les âmes traversent avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'elles se trouvent plus ou moins chargées de péchés ; les unes le

(1) Nicolas Perrot, *Mémoires sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, publiés pour la première fois par le R. P. Tailhan, de la Compagnie de Jésus, Leipzig et Paris, 1864, chap. IX, p. 41.

franchissent avec la rapidité de l'éclair, les autres avec celle d'un cheval au galop, d'autres enfin à pas lents, non sans difficulté. Quant aux âmes des réprouvés, elles ne peuvent atteindre l'autre rive, et sont précipitées dans le fleuve infernal.

D'autres points de contact peuvent encore être signalés entre la Perse ancienne et l'Amérique, ne fût-ce, par exemple, que la coutume d'ensevelir les morts, non pas dans le sein de la terre, mais dans des tours élevées et sur des échafaudages (1). Le Zend-Avesta renferme, on le sait, bien des éléments d'origine très différente, et qui souvent n'ont rien d'indo-européen. La civilisation de l'empire achéménide semble avoir offert un caractère d'éclectisme très prononcé: elle faisait volontiers des emprunts à tous les peuples du voisinage, et nous ne serions pas, pour notre part, surpris que l'espèce de monothéisme prêché, dit-on, par Zoroastre en personne, fût un résultat de l'influence judaïque. Le savant Kossowicz a déjà signalé une ressemblance frappante entre les mesures de l'Arche de Noé et celles de l'enclos où le génie Yima aurait enfermé les créatures qu'il voulait préserver du déluge de neige. L'emprunt ne paraît guère contestable sur ce point, et aucun ethnologue, sans doute, ne supposera qu'il ait été fait par les Hébreux aux sujets de Darius; toutefois, l'étude de cette intéressante question nous mènerait beaucoup trop loin pour le moment.

(1) Dr H. C. Yarrow, *A further Contribution to the Study of the North American Indians*, p. 91 et suiv., du *First annual Report of the Bureau of Ethnology*, 1879-80. (Washington, 1881.)

Un second personnage de la légende de Sayadis nous semble devoir être signalé à l'attention du lecteur. Notre héros offre un collier au dieu de l'autre monde pour qu'il consente à lâcher l'âme de Petit-Épi, et un second pour qu'il ne songe point à la poursuivre. La mythologie mexicaine, elle aussi, semble attribuer au dieu de la mort, non seulement beaucoup de répugnance à abandonner sa proie, mais encore une tendance marquée à courir après les défunts réfractaires et à tâcher de les rattraper. Voici ce qu'elle raconte au sujet de la création des premiers hommes : un silex enfanté par la déesse Citlalicvé, étant tombé au pays de Chichomoztoc ou des Sept-Grottes, se brisa en seize cents fragments dont chacun donna naissance à un dieu. Ceux-ci se plaignirent de n'avoir point d'hommes pour les servir ni leur offrir de sacrifices. Leur mère, par l'entremise de Tlotli ou l'Épervier, leur conseilla de s'adresser à *Mictlan Tecutli*, le Pluton de la Nouvelle-Espagne, pour qu'il leur donnât des os et de la cendre des morts ayant appartenu aux générations précédentes ; ils n'auraient ensuite, eux-mêmes, qu'à se sacrifier sur ces débris pour donner naissance à une génération nouvelle. Après avoir longuement délibéré, les dieux chargèrent un des leurs, appelé Xolotl ou le Dragon, d'accomplir leur commission auprès du dieu des enfers. Mais, tandis que Xolotl retournait vers ses frères, chargé des dépouilles des morts, Mictlan Tecutli, se repentant de lui avoir accordé l'objet de sa demande, se mit à courir après lui pour le lui reprendre. Xolotl, effrayé, fit une chute et laissa tomber les os des morts, qui se brisèrent en mille morceaux de grandeur inégale, et de là vient, ajoute la tradition mexicaine, que les hommes sont de tailles si

différentes, et que l'on en trouve parmi eux de très grands et de très petits (1).

Peut-être est-ce une version de cette même légende de Sayadis que nous rencontrons chez certaines populations de race algique ; mais elle semble fort altérée. Son identité primitive avec la précédente peut laisser place à bien des doutes. En tout cas, nous la reproduisons telle que la donne M. Leland.

Beaucoup de personnes allaient trouver Glooskap, sachant qu'il pouvait leur procurer ce que désiraient leurs cœurs. On obtenait de ce magicien tout ce qu'on lui demandait, pourvu que les vœux et les actes de ceux qui s'adressaient à lui fussent conformes à la justice et à la raison. Le bon Glooskap, par exemple, n'accordait pas sa protection aux gens qui cherchaient à le tromper, ou qui se mettaient à faire autre chose que ce qu'il leur avait prescrit.

Un jour, il arriva qu'un de ces insensés, de ces hommes qui ne veulent jamais agir que suivant leur caprice, entreprit un long voyage pour aller trouver le maître. Il eut, du reste, à passer par bien des épreuves et à triompher de nombreux obstacles. Il atteignit une très haute montagne dans un désert couvert d'obscurité et où régnait un profond silence. La montée était semblable à celle d'un mât uni et la descente de l'autre côté bien pire encore ; car elle se trouvait en proéminence par rapport au sol. Le chemin qui partait de là était bordé de chaque

(1) Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana*, Mexico, 1870, 1^o 2^o, cap. 1^o.

côté par deux énormes têtes de serpent qui se touchaient presque l'une l'autre, et dardaient leurs terribles langues contre les passants. En outre, ledit chemin longeait la muraille de la mort, et cette muraille était inclinée sur la plaine, semblable à un nuage effrayant, s'abaissant et s'élevant d'un moment à l'autre, sans que personne pût prévoir à quel instant ; et, lorsqu'elle retombait, elle frappait le sol en brisant tout ce qui se trouvait au-dessous d'elle.

Toutefois, le jeune homme parvint à échapper à tous ces dangers, et il se rendit à l'île qu'habitait le grand maître. Au bout d'un certain temps, celui-ci lui demanda ce qu'il désirait ; l'autre répliqua : « Si mon Seigneur le veut bien, qu'il me donne un remède contre toutes les maladies. » Du reste, il ne demanda rien de plus, et le maître lui remit un petit paquet, en disant : « Voici qui renferme ce que tu m'as demandé ; mais je te recommande de ne pas même jeter un regard dessus avant d'être retourné chez toi. » Notre voyageur remercia le maître et s'en alla ; mais, à peine avait-il fait quelques pas qu'il se sentit pris d'un désir violent d'ouvrir le paquet, de goûter le remède et plus encore d'éprouver la sincérité des paroles du maître. Il se disait en lui-même : « Sans doute, on a l'intention de me tromper, et voilà pourquoi on a eu soin de me défendre de rien ouvrir avant mon retour. Glooskap savait bien le voyage trop long et trop difficile pour que je songe à l'entreprendre une seconde fois. Allons donc, si sa médecine ne vaut rien, elle ne peut toujours pas me faire de mal. » Il ouvrit donc le paquet, dont le contenu tomba par terre comme de l'eau, et disparut ensuite sous forme d'une vapeur légère. Il va sans dire que notre héros, de retour à sa maison, ayant

raconté son histoire, tout le monde se moqua de lui (1).

Personne, sans doute, ne contestera l'origine commune de ces deux légendes, spécialement de celle de Sayadis avec le mythe orphique. De part et d'autre, nous voyons l'âme d'une morte aimée, ramenée du pays des ombres et perdue de nouveau par un acte de curiosité. Toutefois, nous signalerons encore ici ce que nous avons constaté précédemment: c'est que les récits des peuples américains offrent presque toujours un caractère d'archaïsme bien prononcé, lorsqu'on les compare à leurs similaires de l'ancien continent. Le héros iroquois n'est autre chose qu'un guerrier se rendant au pays des ombres, et tout ce qu'on nous raconte sur lui concerne exclusivement ses efforts pour retrouver l'âme de sa sœur. Au contraire, dans ce que les Grecs rapportent au sujet d'Orphée, nous trouvons fondues ensemble plusieurs légendes évidemment distinctes à l'origine.

Le nom d'Orphée correspond incontestablement à une vieille forme aryaque, *Arbhou*. C'est le même mot qui est devenu le sanscrit *Ribhou* et désignait une classe de poètes et de chantres sacrés, sans être d'abord un nom propre. Orphée ne nous semble donc, pour ainsi dire, que la personnification du sacerdoce chez les Thraces primitifs. Plus tard, seulement, on en aura fait un fils de roi et un héros civilisateur. Nous verrions volontiers, dans son voyage aux enfers à la recherche d'Eurydice, une légende

(1) Ch. G. Leland, *The Algonquin Legends of New England or Myths and Folklore of the Micmac, Passamaquoddy and Penobscot tribes*, Boston, 1884, p. 94-95.

remontant jusqu'aux temps paléolithiques et qui, à une époque impossible à préciser, aura été transportée au Canada.

L'histoire de la mort d'Orphée, que les Bacchantes mirent en pièces, paraît appartenir à un cycle légendaire tout autre, et sans doute, lui aussi, fort ancien. N'aurait-il pas été inspiré par un usage analogue à celui qui se conserve encore sur divers points de l'Europe contemporaine ? On sait que, dans certains cantons de la Bretagne, lorsqu'un ménage désire avoir des enfants, le mari et la femme doivent faire plusieurs fois, et en sens inverse, tout nus, le tour d'un dolmen. Les jeunes filles du village montent, pour ainsi dire, la garde autour du couple si légèrement vêtu, prêtes à frapper sans pitié l'indiscret qui voudrait approcher. D'après Élisée Reclus, si nous avons bonne mémoire, une pratique du même genre est observée par les paysans de la Russie. Signalons enfin la légende des Japonais sur leur Adam, *Isanaghi-no Mikotto*, ou « le dieu qui accorde tout », et leur Eve, *Isanami-no Mikotto*, ou « la déesse qui fait naître tous les désirs. » Ces deux personnages commencent par faire le tour de la création, chacun de son côté, et ne donnent naissance aux îles de l'archipel japonais qu'après s'être rencontrés auprès du divin pilier (1). Cette légende n'aurait-elle pas été inspirée par le souvenir de quelque coutume du genre de celles dont nous venons de parler ? Elle semble y faire une involontaire et inconsciente allusion. En tout cas,

(1) L. Metchnikoff, *L'Archipel japonais*, Paris 1882, 2^e partie, chap. IV, p. 264 et suiv.

c'est surtout par l'étude du Folklore et des antiques traditions populaires que l'on pourra sans doute constater les rapports ayant jadis existé entre des populations que séparent à la fois le temps et l'espace.

Comte DE CHARENCEY

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE .



LOUIS GUILLOUARD

DE L'ÉTAT

DES

CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

QUARANTE ANS

Après la Découverte du Nouveau Monde

D'APRÈS

Sébastien MÜNSTER



DE L'ÉTAT DES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

QUARANTE ANS

Après la découverte de l'Amérique

D'APRÈS SÉBASTIEN MÜNSTER



A la mémoire
de
Christophe Colomb.

Au moment où le monde entier va s'unir à l'Espagne pour célébrer le glorieux anniversaire de la découverte du Nouveau Monde, il a semblé à l'auteur de ces lignes qu'il n'était pas sans intérêt de donner la traduction d'un opuscule peu connu de Sébastien Münster, et de mettre ainsi sous les yeux du lecteur, d'après le célèbre cosmographe, le tableau des connaissances géographiques en Europe, quarante ans après le premier voyage de Christophe Colomb.

Sébastien Münster (1489-1552), profond mathématicien et savant hébraïsant, est connu de nos jours comme géographe, surtout par son édition de l'ancienne version

latine de Ptolémée (1540), par ses notes de la Sphæra mundi et arithmeticæ (Bâle, 1546), et principalement par sa Cosmographia universalis (1544), dont les cartes gravées sur bois sont remarquables, et qui, traduite en allemand, en français, en italien, en anglais et même en bohémien, sert de base à la fameuse Cosmographie de François de Belleforest.

Mais, avant ces ouvrages qui ont fait sa renommée, Sébastien Münster avait publié, dès 1532, une carte et une description du monde connu dans le premier tiers du XVI^e siècle. Cet opuscule est intitulé Typi cosmographici et declaratio et usus, et comprend 12 pages in-folio. Il a passé presque inaperçu, car il figure dans une collection où ceux qui ont étudié l'œuvre de Sébastien Münster, n'ont pas songé à l'aller chercher.

Ces quelques pages, substantielles et intéressantes à plus d'un point de vue, servent, en effet, de préambule à des relations de voyages publiées à Bâle en 1532 par Simon Grynxæus, sous le titre de Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum, una cum tabula cosmographica, et aliquot aliis consimilis argumenti libellis... (Basileæ, apud Io. Hervagium, mense martio, anno M. D. XXXII.)

Cette compilation, que l'on a appelée à juste titre la première histoire générale des voyages, renferme dix-sept relations, dont les principales traitent des expéditions et des découvertes de Cadamosto, de CHRISTOPHE COLOMB, de Vincent Pinzon, d'Albéric et d'Améric Vespuce, de Marco Polo, etc.

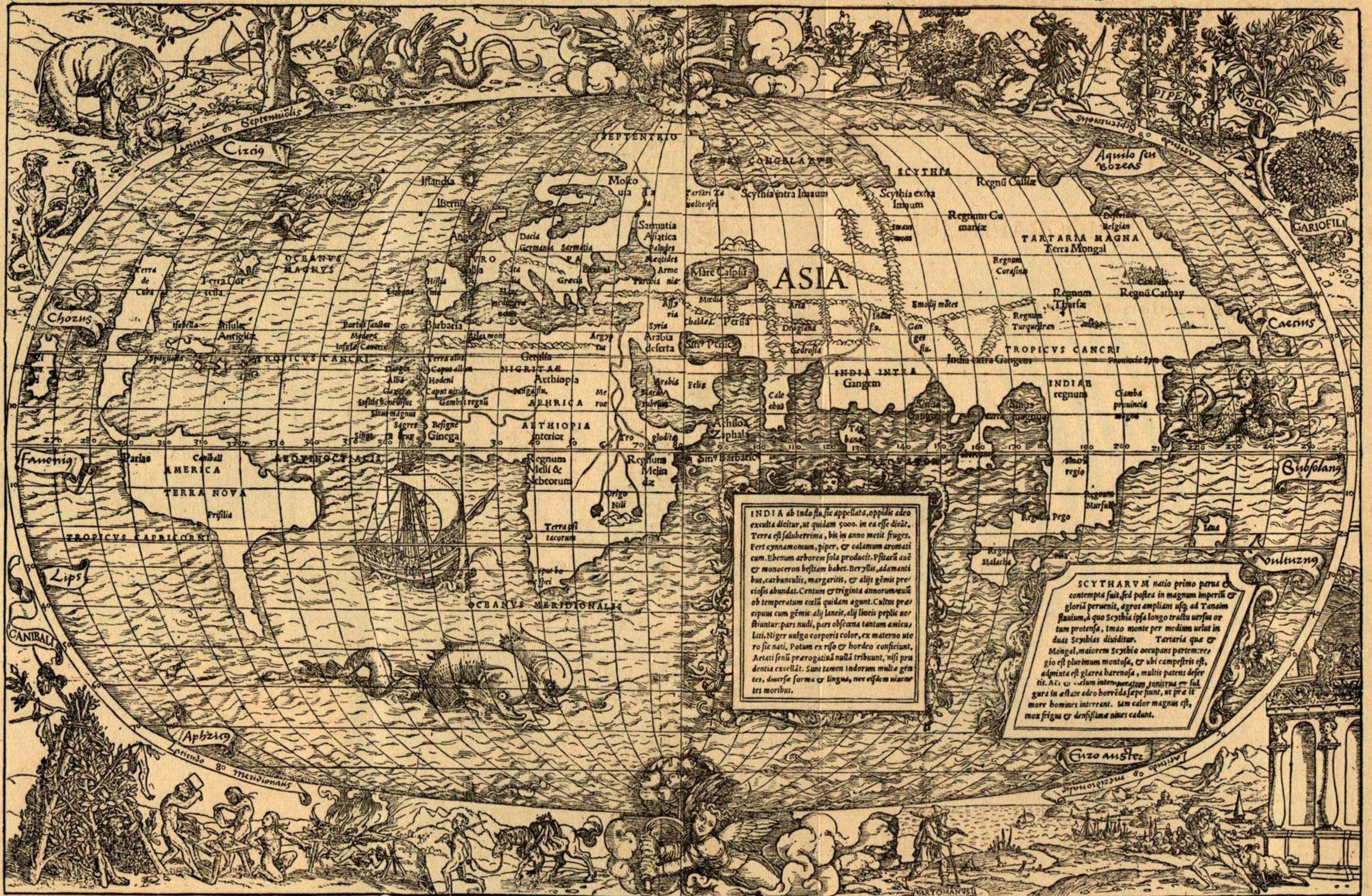
En tête du recueil se trouve, ainsi que nous venons de le dire, la description du monde de Sébastien Münster, que nous avons traduite. Au lecteur de juger si cette première œuvre du fameux géographe ne méritait pas d'être tirée de l'oubli, et signalée à l'attention des érudits.

LOUIS GUILLOUARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL DU CALVADOS
POUR LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT DE CAEN, etc.



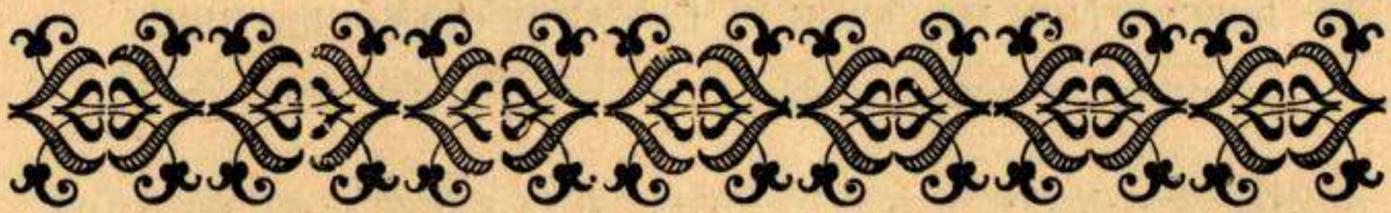
TYPVS COSMOGRAPHICVS VNIVERSALIS.



INDIA ab Indo suo sic appellata, oppidis adeo exulta dicitur, ut quidam 5000. in ea esse dicat. Terra est saluberrima, bis in anno metit fruges. Fert cinnamomum, piper, et casiam aromaticam. Ebenum arborum sola producit. Pistacii autem et monoceron bestiam habet. Beryllus, adamantibus, carbunculis, margaritis, et alijs gemis preciosis abundat. Centum et triginta annorum aëri ob temperatum cœli quidam agunt. Cultus præcipuus cum gemis, alij laneis, alij lineis peplo ne fruantur: pars nudi, pars obscena tantum amictu liti. Niger vulgo corporis color, ex materno utero sic nati. Potum ex riso et hordeo faciunt. Aetati senii prerogativa nullam tribuunt, nisi prudentia excellat. Sunt tamen indorum multi et gentes, diversa forma et linguae, nec eisdem viventes moribus.

SCYTHARVM natio primo parva et contempta fuit, sed postea in magnum imperium et gloriam pervenit, agros amplios usque ad Tanaim fluvium, a quo Scythia ipsa longo tractu usque ortum protensa, imo monte per mediam velut in duas Scythias dividitur. Tartaria quae et Mongol, maiorem Scythiae occupans partem: regio est plurimum montosa, et ubi campestris est, admixta est glareis arenosa, multis patens desertis. Aëre etiam interpestatum sanissima et fulgure in aestate adeo horrida saepe sunt, ut praeter more homines interirent. tam calor magnus est, mox frigus et densissima nives cadunt.

V. TOPIANVS



DESCRIPTION ET USAGE
DE LA CARTE COSMOGRAPHIQUE

Par Sébastien MÜNSTER



QUI que vous soyez, cher lecteur, qui prenez en mains et qui lisez cet ouvrage historique et cosmographique, pour peu que vous possédiez quelques notions de cosmographie, vous retirerez certainement de votre lecture plaisir et profit tout ensemble, si, par exemple, vous fixez dans votre mémoire les parties du globe terrestre actuellement habitées, les royaumes, les provinces, les îles, leurs usages, leur situation, ou si au moins vous examinez avec attention sur la carte les contrées qui y sont tracées. De cette manière, en effet, vous pourrez en quelque sorte accompagner chaque navigateur et chaque voyageur, et assister en spectateur à tout ce que décrivent les auteurs dont nous avons rassemblé les écrits dans ce volume. En outre, nous avons jugé bon d'ajouter à ce volume si remarquable une description universelle du globe, qui représentât et mît sous les yeux du lecteur la situation et

la disposition de la terre entière, l'immense étendue et les diverses sinuosités de la mer, quelques chaînes de montagnes et le cours des principaux fleuves, tout ce qui, enfin, nous a paru utile et nécessaire pour acquérir une connaissance générale de la terre.

Nous n'avons pu, il est vrai, indiquer la situation de certains pays et de quelques îles, les dimensions de notre carte étant insuffisantes. Mais aussi bien Louis de Cadamosto, Christophe Colomb et Albéric (*sic*) Vespuce racontent les navigations qu'ils ont faites jusque dans les contrées les plus reculées du globe, telles que la Nigritie, l'extrême Afrique, l'Arabie, Calicut, les îles de l'Inde; Louis Barthema, patricien romain, et Marco Polo, de Venise, font le récit de leurs voyages, et décrivent l'itinéraire qu'ils ont suivi jusqu'aux dernières limites des Indes, tant au nord qu'au midi; c'est pourquoi nous avons jugé suffisant d'indiquer en passant au lecteur moins instruit quelle partie du monde occupe telle ou telle contrée importante, quelles mers, quels rivages, quelles routes y conduisent.

Et certes, si cette description du globe vous apprend à vous graver dans la mémoire la configuration du monde, si vous savez, grâce à elle, quels pays sont baignés par la mer Méditerranée, et comment cette mer sépare l'Europe de l'Afrique; si vous apprenez que la mer Rouge sépare l'Afrique de l'Asie, qu'il n'est pas de terres si étendues au midi que les vaisseaux n'en puissent faire le tour, chose impossible au nord, puisque, de ce côté, la terre s'étend presque jusqu'au pôle arctique; si enfin vous arrivez à connaître les nombreux golfes creusés par les diverses invasions de l'Océan, golfes Adriatique, Arabique, Persique, golfe de Barbarie, du Gange, etc., les îles, les presqu'îles,

les caps, les isthmes et, en général, tous les autres aspects si divers de la terre, vous en aurez largement assez appris, et vous pourrez alors prendre un véritable plaisir à lire et à comprendre les historiens.

Que si, d'ailleurs, vous laissez de côté cette partie générale de la cosmographie, que pourrez-vous penser, je vous le demande, en entendant raconter ou en lisant les voyages des navigateurs allant de la Germanie inférieure et de l'Angleterre en Syrie, alors surtout que l'Angleterre est située dans l'Océan, du côté du nord, et que la Palestine marque la limite orientale de la mer Méditerranée ; ou lorsqu'on vous dira que l'on peut aller par terre jusqu'à la Terre promise en traversant la Hongrie, la Bulgarie, puis l'Asie Mineure, alors pourtant que le Pont-Euxin et la Propontide séparent ces deux parties du monde ? Que penserez-vous encore lorsque vous apprendrez que les Vénitiens sont allés aux Indes par la mer Adriatique, la Méditerranée et la mer Rouge, que les Portugais ont fait le tour de l'Afrique entière par la haute mer, et sont parvenus jusqu'à Calicut en traversant le golfe des Indes ? Toutes ces choses et d'autres semblables vous semblent peut-être difficiles à savoir, précisément parce que vous n'avez pas parcouru toutes ces routes ; et cependant, elles sont familières à tout homme quelque peu versé dans la cosmographie, n'eût-il jamais mis le pied hors de sa patrie. Car la cosmographie a pour premier et principal objet l'étude de la situation de la terre et de chacune de ses parties. C'est en effet cette étude qui peut le mieux nous apprendre quels pays intermédiaires on doit traverser pour aller d'une contrée à une autre, lorsque ces contrées sont séparées par de grandes distances, quelles mers et quels fleuves conduisent de l'une à l'autre, quelle

distance enfin sépare deux provinces ou deux villes situées, l'une au nord, l'autre au midi, la première à l'est, l'autre à l'ouest.

Forme de la Terre

Tous les savants s'accordent à reconnaître que la terre a la forme d'une sphère, et qu'elle occupe le centre de l'univers. Il en résulte que l'Espagne et l'Inde sont aux antipodes l'une de l'autre. Car chaque homme, à la place qu'il occupe, forme avec cette sphère un angle droit. Et il est possible que, pour nous Allemands, certains habitants des nombreuses îles des Indes soient également aux antipodes, étant placés sur l'hémisphère opposé au nôtre, ayant la tête en bas par rapport à nous et étant séparés de nous par une distance de 1,718 milles allemands. Telle est, en effet, l'épaisseur de la terre et tel est son diamètre, que sa circonférence est de 5,400 milles allemands, 15 milles ordinaires correspondant à un degré. (On compte 360 degrés dans la circonférence de la terre comme dans le ciel.) On peut, par suite, remarquer que les plus hautes montagnes du monde ne diminuent que très peu la rotondité de la terre, puisqu'elles sont presque sans importance par rapport à l'immense masse du globe. Il est évident aussi que, si la terre était de tous côtés séparée de la mer et entourée simplement par l'air, l'homme pourrait en faire le tour en 1,080 jours, c'est-à-dire en trois ans environ, à condition de parcourir 5 milles par jour; mais, puisque la mer nous entoure, cela n'est plus possible. On peut bien, il est vrai, aller à pied d'Espagne aux der-

niers confins de l'Inde en traversant la France, l'Allemagne, la Hongrie, la Grèce, la Syrie, la Babylonie, la Perse, etc.; mais, au delà, il faut achever le voyage par mer, si l'on veut revenir aux rivages de l'Espagne après avoir fait le tour de la terre et traversé les îles si nombreuses des Indes, situées dans l'autre hémisphère.

Lors donc que vous considérerez la carte ou la description de la terre, vous ne vous figurerez pas que la terre est une surface plane, comme la carte l'est elle-même lorsque vous l'étendez sur une table; mais vous vous représenterez cette carte sous la forme d'une sphère, ses deux extrémités se touchant; en sorte que les habitants de l'île de Zipangu (Japon), située très loin de l'Espagne dans la haute mer, sont en même temps assez rapprochés des contrées les plus reculées de l'Inde: vous pouvez vous en rendre compte par les degrés de longitude tracés autour de l'équateur. Car, de même que le cercle méridien le plus reculé des Indes est à 260 degrés de longitude, de même le méridien qui limite l'île de Zipangu à l'ouest est aussi à 260 degrés, puisque ces deux méridiens sont un seul et même cercle, et que le méridien qui suit est à 270 degrés. Et, puisque nous parlons ici de degrés, indiquons, en passant, ce que ce mot signifie. Les mathématiciens ont coutume de mesurer la terre et le ciel d'une double manière: en longueur et en largeur. La latitude se compte d'un pôle à l'autre, ou plutôt, de l'équateur aux deux pôles: aussi avons-nous marqué les degrés de latitude à chaque extrémité de la carte, tant à droite qu'à gauche, en partant de l'équateur et en les espaçant de dix en dix. La longitude, au contraire, se compte de l'ouest à l'est: Ptolémée en a placé le point initial à l'extrême limite de l'Espagne et de la Mauritanie. Et plus un pays ou une

ville sont éloignés de ce point initial et du premier méridien vers l'orient, plus grande est leur longitude. Ainsi Calicut est à 105 degrés environ de longitude, ce qui, multiplié par 15, donne 1,575 milles allemands comme distance de Calicut au premier méridien. Plus on avance vers l'orient, plus le nombre des degrés augmente, jusqu'à ce qu'enfin on rejoigne le premier méridien après avoir fait le tour de la terre entière. Car ce premier degré de longitude commence au point où finit le 360° degré.

Division de la Terre.

Outre la division en zones et en climats, qui explique le mieux les différences de longueur des jours et des nuits, les anciens géographes ont partagé la terre, c'est-à-dire sa surface habitable, en trois parties : l'Europe, l'Afrique et l'Asie, celle-ci comprenant également les Indes dans ses immenses limites. Pourtant, une grande partie du globe leur était encore inconnue. Car de nombreuses régions situées à l'est du 180° méridien (auquel Ptolémée parvint dans son voyage d'exploration), furent ignorées des anciens, à moins peut-être qu'Alexandre le Grand, qui ouvrit l'Orient, n'ait appris quelque chose aux Occidentaux sur les contrées les plus reculées des Indes. Mais aujourd'hui nous savons, grâce à Polo le Vénitien et à Héthoum, quel est l'aspect de ces pays et avec quelle majesté le grand Khan, c'est-à-dire l'empereur des Tartares les gouverne. Que si nous considérons le Midi, nous voyons qu'une grande partie de la terre a été explorée à

notre époque, et que Ptolémée l'a laissée de côté, ne la connaissant pas : les Espagnols en font le tour, pour se rendre par mer en Orient, comme nous le raconterons dans la suite. De même aussi, dans l'océan Occidental, de nouvelles terres ont été découvertes, pour ainsi dire à notre époque, par Albéric (*sic*) Vespuce et Christophe Colomb et par plusieurs autres navigateurs célèbres : on peut en évaluer l'étendue au quart du globe au moins. Aussi la terre n'est-elle plus divisée en trois parties, mais en quatre, puisque ces îles des Indes surpassent en étendue l'Europe même, surtout celle qu'on appelle Amérique du nom d'Améric, qui le premier l'a découverte (*sic*).

L'Europe a pour limites : à l'est, le fleuve Tanaïs, les marais Méotidés et le Pont-Euxin ; au midi, la mer Méditerranée, qui sépare les terres auprès de Cadix par un premier détroit, large de dix mille pas au plus, puis s'élargit aussitôt et s'étend à l'est jusqu'à la Syrie, en formant de nombreuses îles, grandes et petites ; à l'ouest, le grand Océan ; au nord, l'océan Britannique. Le fleuve Tanaïs ne descend pas des montagnes, comme les anciens l'ont cru, puisque, dans l'espace de 200 milles qui entoure la Moscovie, et où ce fleuve prend sa source, on ne rencontre pas de montagnes, mais seulement de vastes plaines et de nombreux marais. Sur ce point, Mathias de Michou et Paul Jove sont en complet désaccord. Les pays les plus célèbres sont l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Pannonie, l'Illyrie, qui comprend aujourd'hui l'Esclavonie, la Carinthie, la Bosnie, la Croatie, la Corvatie, etc. Au delà de l'Allemagne, on trouve la Sarmatie, aujourd'hui divisée en plusieurs provinces savoir : la Pologne, la Lithuanie, la Livonie, la Moscovie, la Russie, la Podolie. De même, au delà de la Pannonie, sont situées

les deux Mésies et la Thrace, qui, de nos jours, comprend la Rascie, la Servie, la Transylvanie, la Bulgarie et la Valachie. Enfin, font encore partie de l'Europe : la Macédoine, l'Épire, l'Achaïe et les autres parties de la Grèce. Ce sont là les principales et, pour ainsi dire, les seules parties de l'Europe en dehors des îles et presque-îles, telles que la Bretagne, l'Angleterre d'aujourd'hui, la Dacie, la Norvège, la Suède et, dans la mer Méditerranée, Majorque, Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, l'île de Candie ou de Crète, etc.

Ainsi partagée, l'Europe peut sembler petite comparativement aux autres parties du monde; elle est pourtant très cultivée et très peuplée, et surpasse à ce point de vue l'Afrique entière, bien que celle-ci soit trois fois plus étendue. Elle est, en effet, entièrement habitable, sauf dans une petite partie où, en raison du froid excessif, personne ne peut résider. Elle est habitée par une race vaillante, dont une partie s'adonne à l'agriculture, et dont l'autre peuple les villes. Elle produit les fruits les meilleurs et les plus nécessaires à la vie, et tous les métaux en usage. Elle abonde en animaux domestiques, et les bêtes féroces y sont rares. Elle reçoit du dehors les parfums et les pierres de grand prix. Le plus grand fleuve est le Danube, appelé aussi Ister, qui prend sa source dans la Souabe allemande, traverse les deux Pannonies et la Valachie, et, grossi de soixante fleuves navigables, se jette enfin dans le Pont-Euxin, au-dessus de Constantinople, par sept grandes embouchures. Les plus hautes montagnes sont les Pyrénées et les Alpes. Nous avons ainsi suffisamment parlé de l'Europe.

De l'Afrique.

L'Afrique, seconde partie du monde qui s'étend vers le sud, exposée aux ardeurs excessives du soleil, a pour limites : à l'ouest l'océan Atlantique, au sud l'océan Éthiopique, au nord la mer Méditerranée, à l'est le fleuve du Nil, ou plutôt, suivant l'opinion de Ptolémée, la mer Rouge. Les pays les plus célèbres sont la Mauritanie Tingitane et Césarienne, l'Afrique mineure, la Numidie, la Lybie, la Cyrénaïque, l'Égypte, les deux Éthiopies et le pays des Troglodytes. Toutefois, aujourd'hui, presque tous ces noms sont tombés en désuétude, sauf celui de l'Égypte. Car, à la place des provinces maritimes, se sont établis les Maures, la Barbarie, le royaume du Maroc, le royaume de Fez, le royaume de Tunis, qui occupe à peu près en Afrique une étendue égale à celle de la Sicile, le royaume de Nubie en dessous de l'Égypte, le royaume de Gambie, sur la côte de l'Océan occidental, le royaume de Melli et de Numidie au sud : sur ces contrées et sur les autres provinces maritimes de l'Afrique méridionale, les voyages de Cadamosto vous apprendront beaucoup de choses.

Je ne sais si, à l'heure actuelle, l'intérieur de l'Afrique a été suffisamment exploré et s'il est assez connu des savants. Tous les géographes reconnaissent seulement que la plupart des pays de l'Afrique sont incultes, couverts de sables stériles, inhabitables en raison du climat, infestés enfin par de nombreuses espèces d'animaux venimeux ; aussi le pays est-il plus vaste que peuplé ; mais, dans les contrées où le sol est cultivé, la fertilité est remarquable.

La partie méridionale est presque entièrement déserte à cause de la chaleur excessive qui y règne ; celle au contraire qui regarde l'Europe est plus cultivée. La fertilité des campagnes y est telle, que, dans certaines contrées, le sol rend cent fois la semence. On rapporte sur la fécondité de la Mauritanie des choses étonnantes : on y voit des vignes d'une grosseur telle, que deux hommes ne pourraient les entourer de leurs bras, des grappes de raisin hautes d'une coudée, et, aux environs de l'Atlas, des arbres sans nœuds d'une hauteur extraordinaire. Le plus renommé de tous est le citronnier, qui faisait les délices des Romains.

L'Afrique produit des éléphants et des dragons, qui s'attaquent aux bêtes féroces elles-mêmes et tuent dans leur étreinte les lions, des bubales ou bœufs sauvages, des léopards, des chèvres sauvages et de nombreux singes. Hérodote affirme aussi qu'on y rencontre des ânes munis de cornes. L'intérieur du pays est habité par des Nègres ; le sol y est desséché par l'ardeur et la proximité du soleil. Au centre, on trouve une plaine de sable, à l'est un désert, à l'ouest des montagnes. Les nations qui l'habitent sont nombreuses, d'aspects divers et horribles à voir. Elles choisissent leur roi parmi les prêtres, et ce roi doit toujours agir en se conformant aux usages des ancêtres. De nombreux habitants, à cause de la proximité du soleil, marchent nus, se couvrant seulement la ceinture de petites peaux de mouton ; d'autres se vêtent en entier de peaux de bêtes. Ordinairement, ils s'occupent d'élevage de troupeaux ; mais leurs animaux sont petits et couverts d'une toison tout à fait dure et rude. Ils font un fréquent usage de mil et d'orge, et s'en servent même pour fabriquer une boisson ; mais les autres céréales leur

font défaut, et ils ne récoltent guère que quelques dattes. Quelques-uns se nourrissent d'herbes et de petites racines de roseaux. Actuellement, ils sont gouvernés, du moins Marc-Antoine Sabellico prétend l'avoir appris des indigènes eux-mêmes, par le *Prêtre-Jean*, auquel ils donnent le nom de Gias, ce qui veut dire puissant : on rapporte, en effet, que ce chef commande à soixante-deux rois. La capitale du royaume est Garma, ville composée, non pas de constructions en pierre, mais de tentes soigneusement rangées, faites de soie, de lin et de pourpre tissés ensemble. Il y a deux moissons et deux étés. Les habitants connaissent le Christ. Toutefois, toutes les nations de la Lybie, depuis l'Éthiopie jusqu'à l'ouest, pratiquent la religion de Mahomet, et vivent dans les mêmes pratiques que les barbares de l'Égypte appelés Maures.

On rapporte aussi qu'on rencontre, aux environs des sources du Nil, des Pygmées dont la hauteur ne dépasse pas une coudée, mais dont l'aspect, d'ailleurs, est tout à fait semblable à celui des autres hommes. Ils marchent droits et parlent imparfaitement ; ils enfantent dans leur troisième année et meurent dans la huitième. Ils n'ont pas l'usage de la raison, et ne connaissent ni la justice, ni la pudeur, ni l'honnêteté : aussi croit-on que ces êtres sont des bêtes et non des hommes.

Le fleuve de l'Afrique le plus grand et le plus remarquable, et en même temps le plus célèbre du monde entier, est le Nil, qui, de l'avis de quelques géographes, prend sa source aux confins extrêmes de l'Éthiopie et traverse de nombreux pays, en formant plusieurs îles dont une surtout est célèbre, celle qu'on nomme Méroé. Chaque année, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe, il inonde les campagnes riveraines en les couvrant d'une

immense nappe d'eau, et il fertilise l'Égypte entière par le limon qu'il dépose, à tel point que la récolte est mûre quatre ou cinq mois après les semailles. Et pendant ce temps, le peuple cesse tout travail et goûte dans l'oisiveté les charmes de l'abondance et du plaisir : quant aux troupeaux, ils sont nourris dans les étables, où on les tient enfermés. C'est sur l'importance de la crue du fleuve que les Égyptiens se basent pour prévoir si les récoltes à venir seront abondantes ou mauvaises. Lorsque le Nil, en effet, monte seulement de douze coudées, l'Égypte souffre de la famine ; s'il atteint treize coudées, l'année est encore une année de disette ; mais quatorze coudées apportent la gaîté, quinze la sécurité, seize l'abondance : cette dernière crue, d'ailleurs, ne peut être dépassée sans danger. Autrefois, lorsque les inondations du Nil avaient ainsi confondu les limites des champs, soit en diminuant, soit en changeant, soit même en détruisant les marques auxquelles chacun reconnaissait son bien et le distinguait du bien d'autrui, il fallait chaque année recommencer à mesurer les terres : ce fut ainsi, dit-on, que les anciens inventèrent l'art de la géométrie. Il existe dans ce fleuve des crocodiles, qui, sortis d'un œuf semblable à un œuf d'oie, croissent, tant leur vie est longue, au point d'atteindre seize coudées. Ils n'ont pas de langue, mais leur dos est recouvert d'écailles tellement dures, qu'aucun coup ne peut les blesser. Ils déchirent de leurs griffes les hommes et les animaux terrestres qui s'approchent du fleuve.

L'Afrique renferme aussi de nombreuses et de très hautes montagnes : la principale est l'Atlas, qui, s'élevant au milieu de l'immensité du désert, dresse sa cime au delà des nues. La partie de la chaîne qui s'étend jusqu'à l'Océan abonde en sources, est couverte de forêts et

hérissée de rochers ; malgré cela, on n'y voit point d'herbe et le sol en est nu. Celle au contraire qui est tournée vers l'Afrique mineure est fertile, les produits du sol y naissent spontanément, et l'on y voit des forêts d'arbres qui se couvrent d'un duvet aussi fin que la soie. La cime en est couverte de neiges éternelles.

De l'Asie

L'Asie, la troisième partie du globe, est limitée à l'ouest par l'Europe et l'Afrique, c'est-à-dire par le Tanaïs, le Palus-Méotide et la mer Rouge ; au midi, par le grand océan Indien ; au nord, par l'océan Glacial ou Scythique ; très loin, à l'est, par l'océan Oriental. Cette partie du globe est plus grande que l'Europe et l'Afrique ; elle comprend des provinces sans nombre, des royaumes et des empires nombreux et tout-puissants, des montagnes et des fleuves très connus, des espèces très variées d'animaux et de végétaux qu'on ne trouve pas dans les autres parties du monde. L'Arabie déserte, en effet, dans l'une de ses vallées, produit le baumier ; l'autre Arabie, appelée Arabie heureuse en raison de sa fertilité et de l'abondance de ses fruits, produit la canne, la myrrhe, l'encens, le cannelier, les bois parfumés et une résine d'une agréable odeur ; si bien que de délicieux parfums s'exhalent de ce pays, et s'offrent à ceux qui y arrivent de loin par la mer. Quant à ceux qui pénètrent dans l'intérieur des terres, leurs sens sont tellement engourdis par l'odeur excessive et intolérable qui se dégage, qu'ils sont obligés de s'en

débarrasser à l'aide de fumée de soufre et de poil de bouc. Cette contrée est également très riche en or excellent, à tel point qu'on trouve, gisant au hasard dans des mottes de terre, des morceaux de ce métal de la grosseur d'un gland.

Le Gange, le fleuve le plus célèbre de l'Inde, nourrit dans ses eaux des crocodiles, des dauphins et d'autres bêtes horribles. On rencontre dans ce pays de nombreux éléphants et des oiseaux qui imitent facilement le son de la voix humaine. La mer dépose aussi sur le rivage des pierres précieuses et des perles. Dans les forêts, on trouve des lauriers et des oliviers. Il s'y rencontre une grande quantité de serpents dont les écailles ont l'éclat de l'or. Çà et là, errants sur les rivages de Taprobane, dont le nom actuel est Sumatra, des animaux monstrueux sont répandus, d'une grosseur telle qu'ils ressemblent à des collines placées sur le rivage, et dont le dos présente une longue rangée d'arêtes. Ces bêtes sont très dangereuses pour tous ceux qui circulent sur le rivage, et quiconque est aperçu par elles, ne peut que difficilement leur échapper : leur gueule est si grande, que souvent elles engloutissent un navire entier avec son équipage.

L'île de Java renferme une forêt de muscadiers. On trouve, dans la mer Caspienne, du cristal et du jaspe. Les forêts de l'Hircanie renferment des tigres. Cet animal porte de nombreuses taches ; il est d'une souplesse étonnante, à tel point que rien n'est si éloigné de lui qu'il ne puisse l'atteindre en un instant. C'est surtout lorsqu'il a soin de ses petits que sa puissance se manifeste ; car, si les ravisseurs ne s'empressent pas de demander un refuge à la mer, il n'est pas de ruse ni de fuite qui puissent les sauver. Dans la Bactriane et dans l'Arabie, il y a de

nombreux chameaux. C'est un animal très propre au transport des fardeaux ; il supporte la soif pendant quatre jours, et, lorsqu'il a l'occasion de boire, il oublie tout ce qu'il a souffert ; il recherche l'eau trouble et fuit l'eau limpide. La Colchide produit du miel amer. La Babylonie, souvent frappée par la foudre, renferme des sources d'où jaillit du bitume très recherché pour la construction des édifices.

On rapporte que, dans la Margiane et dans l'Asie, il n'est pas rare de rencontrer des vignes dont le pied est d'une grosseur telle que deux hommes peuvent à peine les entourer de leurs bras, et dont les grappes atteignent une longueur de deux coudées. Dans ces pays, le vin se conserve pendant trois générations, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-dix ans, et cela, sans que les vases qui le contiennent soient le moins du monde enduits de poix. L'Inde est une contrée très saine, où l'on fait chaque année deux récoltes, où poussent le cinnamome, le poivrier, le roseau aromatique, l'ébénier, où l'on trouve des perroquets, des licornes, des béryls, des diamants, des escarboucles, des perles et d'autres pierres précieuses. Le Caucase, montagne de l'Inde, sur le versant qui regarde le soleil, est couvert d'arbres à poivre, dont les fruits ressemblent, suivant certains auteurs, à ceux du genévrier, suivant d'autres, à ceux du lierre. Mais à quoi bon énumérer toutes ces choses, puisque Marco le Vénitien et Louis Barthelemy ont exploré ces régions presque de nos jours, et décrit d'une manière très complète ce qu'ils ont vu en Orient, l'un dans l'Inde inférieure et principalement à Calicut, l'autre dans l'Inde supérieure et l'immense empire du Grand Khan? Lisez leurs livres, et vous y trouverez des choses merveilleuses.

Voyage par mer d'Europe à Calicut, le plus célèbre des empires de l'Inde.

Ni la tradition ni les écrits des anciens ne nous ont laissé le souvenir de navigations semblables à celles qu'on a commencé à faire de nos jours. Ptolémée et Strabon, il est vrai, deux géographes remarquables et les plus célèbres du monde entier, ont ignoré qu'au delà de l'Espagne et des rives occidentales de l'Afrique existât une terre autre que l'île de Gadès et les îles Fortunées. Et personne après eux n'a rien su de ces îles sans nombre et si étendues qu'on a découvertes à notre époque au milieu de l'Océan, entre l'Afrique occidentale et l'Inde. Mais vous ne trouverez non plus dans aucun auteur que des hommes aient jamais osé se confier à cet immense Océan qui conduit de l'occident à l'orient par le midi. Bien plus, on croyait autrefois que la partie de l'Afrique qui s'étend au pôle méridional, était inaccessible à cause du froid excessif qui y régnait, et qu'il était impossible d'aller par mer en Orient en en faisant le tour. On pensait, en effet, que la terre n'était pas complètement couverte par les eaux au midi, et qu'elle était habitée comme au nord.

On partageait alors le monde en cinq zones : deux situées aux alentours des pôles, très loin de la route du soleil, et par là même très froides et très peu habitées, si ce n'est par des peuplades sauvages, surtout dans la partie qui entoure le pôle arctique : quant à la zone située sous le pôle antarctique, on a découvert qu'il

ne s'y trouvait pas de terre, ou du moins point de terre solide. Deux autres zones sont considérées comme très tempérées : ce sont celles qui, venant immédiatement après les premières, n'ont point à subir de froid excessif, et ne souffrent pas non plus d'une trop grande chaleur ; elles ont pour limites les cercles arctique et tropique auxquels elles aboutissent. Quelques auteurs appellent cercle arctique celui que la grande Ourse décrit dans sa première course ; d'autres estiment que c'est le cercle décrit par le pôle du zodiaque dans sa première révolution. Ce cercle est distant du pôle de vingt-trois degrés et demi. Si vous le voulez, vous pourrez en suivre le tracé sur notre carte. Sa place est entre le soixantième et le soixante-dixième parallèle. De cette manière, vous pourrez voir quels pays sont compris dans cette zone tempérée que limitent le cercle arctique et le tropique du Cancer. En outre, si vous tracez aussi autour du pôle antarctique, entre le soixantième et le soixante-dixième parallèle, un cercle antarctique qui, avec le tropique du Capricorne, limite l'autre zone tempérée, vous verrez que celle-ci ne renferme presque pas de continents, mais seulement des mers et des îles, à l'exception de la partie de l'Afrique qui s'étend jusque-là. Quant à la cinquième zone, c'est celle qui s'étend entre les deux tropiques, et qu'on appelle zone torride à cause de l'ardeur continue du soleil.

Il n'est donc pas vrai, comme les anciens l'ont cru, que l'Afrique s'étende tellement du côté de la zone australe, froide et non tempérée, que les habitants de l'Orient ne puissent venir librement par mer en Occident, ou qu'il soit impossible aux habitants de l'Occident d'aller en Orient par cette voie. De nos jours, en effet, on a fait de fréquents voyages du Portugal aux Indes et aux contrées voisines,

non pas par la mer Méditerranée, qui ne peut conduire qu'en Égypte et en Syrie, non en Arabie ni en Perse, pas plus qu'à Calicut, mais en faisant le tour du continent par l'océan Méridional. On rencontre ainsi, sur la route, des royaumes, des provinces, des continents et des îles en grand nombre ; et on parvient enfin au golfe Barbarique, puis au golfe Arabique et au golfe Indien. Prenez donc la carte de la terre, et je vous conduirai de l'Espagne à Calicut, empire célèbre de l'Inde, non pas par le chemin le plus court, c'est-à-dire en traversant la Méditerranée, l'Arabie, la mer Rouge pour aboutir au golfe Indien, au fond duquel est situé Calicut, mais par l'océan Occidental, puis par l'océan Méridional, et enfin par l'océan Indien : c'est cette route que les Portugais suivent de nos jours, et que Louis de Cadamosto a le premier décrite avec soin. Lors donc que les Espagnols veulent aller aux Indes, ils gagnent d'abord Porto-Santo, Madère, les sept îles Canaries, nommées autrefois îles Fortunées, presque toutes soumises aux Espagnols : les chapitres IV, V, VI et VII des récits de Cadamosto ont trait à ces contrées. De là, on navigue vers le cap Blanc, port d'Afrique où l'élevation du pôle est de 19 degrés : lisez sur ce point le chapitre IX de Cadamosto. En quittant le cap Blanc et les îles voisines, on arrive au royaume du Sénégal, ainsi nommé à cause du fleuve Sénégal, qui traverse et arrose presque toute l'Éthiopie et sert de limite entre ce royaume et l'Azanie : c'est le sujet du XIV^me chapitre de Cadamosto. Non loin de l'embouchure de ce fleuve se trouve le cap Vert, promontoire célèbre, situé à 13 degrés de latitude, et que Ptolémée appelle promontoire d'Éthiopie : Cadamosto en parle dans son chapitre XXXV. On laisse ensuite à droite, dans la haute mer, une île que les

Espagnols appellent l'île de Bonavista, et que nous avons tracée à la hauteur du fleuve Sénégal.

En quittant le cap Vert, on arrive, poussé par le vent du nord, à l'embouchure du fleuve de Gambie, qui donne son nom au royaume de Gambie, et qui coule en formant de nombreuses sinuosités, comme un autre Méandre. Après quoi les navigateurs rencontrent le cap Sagres, et enfin, lorsqu'ils ont dépassé le royaume des Melli, le cap de Bonne-Espérance, que l'on appelle souvent, par corruption et en espagnol, de Bona Sperantza (*sic*). C'est la partie extrême de l'Afrique au midi, et Pomponius l'appelle le *Front de l'Afrique*. De là, on remonte peu à peu vers l'équateur, c'est-à-dire vers le royaume de Mélinde et le pays des Troglodytes, où l'on rencontre une mine d'or appelée Zaphalla, et située non loin du golfe Arabique. De ce côté aussi se trouve l'île d'Achiloa ou d'Aquiloa, que quelques auteurs appellent Cuiloa, située à soixante lieues de Zaphalla, et plus près de l'Arabie que de Zaphalla. J'ometts, d'ailleurs, un grand nombre de caps, d'îles et de provinces qu'on rencontre de tous côtés dans ce vaste Océan, et je me contente de nommer les lieux les plus connus. Après avoir franchi le golfe Indien, on arrive à Calicut, ce célèbre empire de l'Orient qui envoie des parfums, pour ainsi dire, dans le monde entier, encore qu'ils y soient rares.

On compte du Portugal à Calicut dix-huit cents lieues, chaque lieue correspondant à quatre milles italiens, non pas en ligne droite, mais en faisant le tour par le sud. D'ailleurs, s'il devenait bientôt possible de passer de la Méditerranée dans la mer Rouge, la traversée serait beaucoup plus courte par cette mer que par l'Océan. On peut aisément s'en rendre compte en parcourant des yeux sur

la carte les deux trajets. Lorsque, il y a trente ans, les Vénitiens étaient seuls à apporter à l'Europe occidentale les parfums, ils suivaient une autre route, celle-ci n'étant pas encore découverte. Traversant la Méditerranée, ils allaient du golfe Adriatique à Alexandrie, ville située à l'embouchure du Nil. De là, ils gagnaient par terre la mer Rouge, puis Calicut, suivant ainsi un chemin plus court et d'autant plus commode.

J'ai tenu à indiquer ces détails un peu plus longuement aux lecteurs moins expérimentés, sachant qu'on n'en saurait jamais dire assez à quiconque ignore la géographie ou toute autre science. Quant aux autres villes, provinces, îles, situées au delà et en deçà de Calicut, et décrites par Cadamosto et Barthema, il est inutile que j'en parle beaucoup ici, puisque ces auteurs ont dit assez à combien de lieues ou à quelle distance elles sont situées de telle ou telle contrée. Nous avons pourtant indiqué la situation de l'île bien connue d'Ormuz, située en dessous du golfe Persique, près du tropique du Cancer. Quant à l'île de Gulphal, elle est située dans le golfe Persique même, ainsi que l'indique Cadamosto dans son chapitre LXXI.

Voyage de Christophe Colomb et d'Albéric (*sic*) Vespuce aux îles nouvelles.

Alexandre le Grand est célèbre dans le monde entier, parce que le premier il pénétra en Orient, non par mer, mais par la voie plus sûre du continent. Mais sa gloire est bien petite, si on le compare à ces hommes qui,

de nos jours, ont tenté de traverser des mers encore inconnues, dont les explorations nous ont ouvert l'Occident en découvrant, au milieu de l'immense Océan, des îles sans nombre très peuplées, très riches et très fertiles. Sur ces pays, aucun homme n'a jamais rien su pendant deux mille ans et plus, sauf peut-être en ce qui concerne les Indes de l'Extrême-Orient et les plus voisines de ces îles où des habitations humaines avaient été découvertes. Tous les savants pensaient, jusque-là, qu'il n'était pas possible qu'aucun continent apparût de ce côté, et qu'il n'existait qu'une immense étendue d'eau; mais ils se trompaient, puisqu'il n'est pas une seule partie de l'Océan où ne se rencontrent des îles, tant à l'ouest qu'à l'est, tant au nord qu'au sud

Les îles occidentales, telles que Hispana, Spagnolla, Cuba, Isabella, les Antilles, le pays des Cannibales, l'Amérique et les autres contrées inconnues, ont été découvertes pour la première fois par Christophe Colomb et Albéric (*sic*) Vespuce, qui, au prix de fatigues innombrables, à travers l'immense et dangereux Océan, affrontant des dangers sans nombre, ont tenté de découvrir des régions nouvelles. Entraînés loin de leur patrie, ils se sont avancés si loin vers le sud, qu'ils sont parvenus à trente-trois degrés du pôle antarctique, latitude à laquelle ils ont découvert l'île appelée *Melcha*. Ils en ont en outre découvert d'autres, situées pour la plupart entre les deux tropiques; mais ils en ont peu rencontré au delà du tropique du Cancer. Quant aux mœurs et à la manière de vivre des habitants de ces îles, je n'ai pas à en parler ici: vous lirez là-dessus le voyage de Colomb et ceux de Vespuce; ils vous apprendront tout cela.

Vous pourrez aussi suivre sur la carte la ligne et le

chemin qu'ils ont suivi dans leurs navigations depuis l'Espagne jusqu'aux îles nouvelles : vous verrez quelles merveilles ils ont accomplies.

Itinéraire suivi par Louis Barthema, patricien romain, dans son voyage aux Indes.

Voici la route que Barthema a suivie dans son voyage en Orient. Parti de l'Italie, il se rendit d'abord en Égypte en traversant la Méditerranée, puis, remontant le long du littoral vers le nord, il gagna Beyrouth, Tripoli et Antioche, qui, pour la plupart, sont des villes maritimes. D'Antioche, s'avancant peu à peu vers l'Orient, il parvint à Damas, puis, après un voyage de 40 jours et 40 nuits, à la Mecque, ville de l'Arabie déserte, située à quarante mille pas des bords de la mer Rouge et particulièrement de la ville de Lida, qui en est le port principal. A moitié route, il visita la ville de Médine, où la nation aveugle des Sarcènes vénère le corps de Mahomet. Du port de Lida, il se rendit par la mer Rouge à Aden, la plus belle et la plus célèbre des villes de l'Arabie heureuse ; puis, après avoir visité de nombreuses cités de l'Arabie, il se confia à la mer pour gagner la Perse et fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Éthiopie. Quittant alors cette contrée, il fit voile vers la Perse et l'île fameuse d'Ormuz. Parvenu à Cambaye, ville de l'Inde située non loin du fleuve Indus, il visita les villes voisines, Ceul, Cananore, Deccan et quelques autres, et arriva enfin à Calicut. C'est de là qu'il partit pour parcourir l'extrême Inde, en traversant des

viles nombreuses et en visitant diverses îles, principalement celles qui nous envoient les différentes espèces de parfums. Revenu en Europe avec des Portugais, il gagna l'Espagne, puis enfin l'Italie, sa patrie.

J'ai pensé qu'il était inutile d'exposer ici l'itinéraire suivi par Marco le Vénitien, puisqu'il n'a signalé, pour ainsi dire, aucune des provinces qu'il a traversées, à l'exception de l'Arménie et de quelques pays voisins, où il parvint par le Bosphore et le Pont-Euxin. Il n'a point dit quelles contrées il avait parcourues depuis l'Arménie jusqu'à l'extrémité du pays des Scythes, qu'on appelle aujourd'hui Grande Tartarie. Toutefois, il en a décrit quelques-unes en revenant de l'Orient vers l'Occident. Sa seule pensée a été de nous dépeindre avec soin les pays soumis à l'autorité du grand Khan, qu'il s'agisse de terres continentales ou d'îles. Il fait également mention du Prêtre-Jean, dont le royaume touche, d'après lui, à l'empire du grand Khan : cependant tous les autres voyageurs affirment que ce roi règne en Éthiopie, c'est-à-dire en Afrique, non loin des Troglodytes. Ainsi vous trouverez dans le LX^me chapitre de Cadamosto que le Prêtre-Jean règne en Afrique aux environs du royaume de Mélinde. C'est aussi l'avis de Louis Barthelemy, livre II, chapitre XV. A vous, lecteur, je laisse le soin de trancher la difficulté,



ÉMILE TRAVERS

GONZALVE DE CORDOUE

ET

CHRISTOPHE COLOMB

D'APRÈS

UN DRAME ESPAGNOL



L'UNE des périodes les plus glorieuses de l'histoire d'Espagne est sans contredit le règne de Ferdinand et d'Isabelle. La réunion des différents états qui morcelaient la péninsule prépare alors la grandeur de la puissante monarchie de Charles-Quint et de Philippe II ; alors aussi tombe le dernier rempart de l'empire des Mores à Grenade ; Naples est conquise par le Grand Capitaine, et un audacieux génie donne le Nouveau Monde à Castille et à Léon.

A cette héroïque aurore des temps modernes, deux noms font pâlir tous les autres : ceux de Gonzalve de Cordoue et de Christophe Colomb.

Gonzalve de Cordoue, ou mieux D. Gonzalo Fernandez de Cordoba y Aguilar, le Grand Capitaine, est le héros dont la renommée légendaire égale, au delà des monts, celle de D. Rodrigo de Bivar, le bon Cid Campéador.

Christophe Colomb, le Génois devenu dans sa patrie d'adoption D. Cristobal Colon, est le hardi navigateur dont les découvertes ont été l'événement le plus surprenant, le plus fécond dans les annales de l'humanité.

L'histoire, le roman, le théâtre se sont emparés à l'envi de ces deux grandes figures et parfois les ont dénaturées. De telles âmes planent dans des régions si élevées, qu'elles semblent peu accessibles aux sentiments vulgaires, aux passions mesquines des autres hommes. Et cependant ces

héros étaient des hommes, et, comme leurs semblables, ils ont été soumis aux réalités de l'existence. L'histoire est là pour nous le dire, et le chroniqueur impartial doit nous les peindre avec leurs grandeurs et leurs faiblesses, leurs heures d'enthousiasme et de défaillance. Cette tâche délicate a été depuis longtemps accomplie par des écrivains de grand talent, qui ont uni la hauteur des vues et l'éclat du style à de consciencieuses recherches ; elle pourra être bien des fois reprise à l'aide de documents nouveaux, sous l'empire d'idées quelque peu différentes, et non sans moins de succès.

On doit reconnaître, en revanche, que les romanciers et les dramaturges, lorsqu'ils ont mis en scène le Grand Capitaine et le Découvreur du Nouveau Monde, n'ont pas eu le même bonheur. Ils ont prêté à leurs personnages des passions auxquelles ceux-ci ne furent certes pas étrangers ; mais, ne saisissant pas bien le vrai caractère de ces hommes supérieurs, ne comprenant pas ou connaissant mal le milieu où ils vécurent, les auteurs de romans, de nouvelles, d'œuvres dramatiques en prose ou en vers, ont toujours fait jouer à Gonzalo et à Colon des rôles insipides et quelquefois ridicules : ils les ont rapetissés et, qui pis est, affadis. Aussi leurs œuvres sont-elles, pour la plupart, très médiocres au double point de vue du fond et de la forme.

Je n'ai point le dessein d'en faire ici la critique ; je veux me borner à donner une analyse et quelques extraits d'une pièce qui me paraît celle où, dans des rôles importants, les caractères de Gonzalo et de Colon sont tracés avec le plus de vraisemblance historique.

La pièce dont il s'agit est *Isabel la Catolica*, drame historique en vers, en trois parties et six journées,

de Don Tomas Rodriguez Rubi, œuvre qui a obtenu sur la scène espagnole un grand et légitime succès, est restée au répertoire, mais qui n'a pas encore été traduite en français.

L'auteur est un des poètes dramatiques les plus féconds et les plus distingués de l'Espagne, en même temps qu'un des hommes que la politique a souvent mis en vue dans ce pays. Il s'est signalé par une fidélité à toute épreuve envers la Reine Isabelle II, dont il avait été ministre, et l'a suivie dans son exil. Alphonse XII, le jeune monarque si prématurément enlevé à l'affection de ses sujets, avait pour cet ami des mauvais jours une haute estime et un profond attachement. Aussi, après la Restauration, à laquelle il avait ardemment contribué, D. Tomas Rodriguez Rubi, devenu Sénateur et Président de section au Conseil d'État, a-t-il été justement comblé des marques de la faveur royale.

Dans *Isabel la Catolica*, on remarque, comme dans les autres œuvres du même auteur, une versification facile et sonore, un style clair, noble et sans emphase, des caractères bien tracés qui se soutiennent et se développent d'une façon magistrale au travers de l'action dramatique.

Le sujet est, je l'ai déjà indiqué, un des plus intéressants de l'histoire de la péninsule. L'action se passe à deux époques assez éloignées l'une de l'autre : d'abord, en 1475, à Ségovie ; puis, en 1492, à Grenade, et enfin, en 1493, à Barcelone. Elle embrasse donc une période de dix-huit années, plus de la moitié du règne de la célèbre souveraine de Castille.

Quant aux personnages, ce sont : la Reine ; Ferdinand, roi d'Aragon, son époux ; Gonzalo de Cordoba, le futur

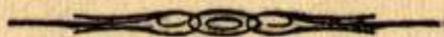
conquérant de Naples et de la Sicile; Colon, le découvreur du Nouveau Monde; l'illustre Cardinal D. Pedro de Mendoza, premier ministre; la fidèle et affectionnée confidente de la Reine, Dona Beatriz de Bobadilla; un personnage épisodique, l'infortuné Boabdil *el Chico* (Abou-Abd'Allah Al-Ssaghyr), dernier roi more de Grenade; puis quelques gentilshommes et capitaines vaillants et dévoués, des soldats, des gens du peuple.

En analysant le drame de D. Tomas Rodriguez Rubi, je m'attacherai presque exclusivement aux personnages de Gonzalo et de Colon, dont les rôles sont considérables, comme on le verra.

Et si le lecteur, en parcourant ces pages, se passionne pour les nobles figures retracées avec tant d'art par le poète espagnol, il voudra bien aussi, je me plais à l'espérer, pardonner au traducteur son insuffisance et sa témérité.

ÉMILE TRAVERS

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL DU CALVADOS
POUR LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE
CORRESPONDANT DE LA *Real Academia de la Historia*
PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN
COMMANDEUR DE NOMBRE DE L'O. R. D'ISABELLE LA CATHOLIQUE.



ISABELLE LA CATHOLIQUE

DRAME HISTORIQUE

EN

Trois Parties et Six Journées

PAR

DON TOMAS RODRIGUEZ RUBI

Analyse et Extraits



PREMIÈRE PARTIE



SÉGOVIE. — 1475



LA première partie du drame se passe à l'Alcazar de Ségovie et comprend deux journées.

La première journée a pour théâtre la chambre de la Reine. Pendant les premières scènes, Isabelle s'entretient avec Beatriz de Bobadilla, puis avec le roi d'Aragon et le Cardinal Mendoza, des dangers qui menacent sa couronne. La Castille est en guerre avec la France et le Portugal; les Mores de Grenade sont toujours puissants, et insultent à chaque instant les frontières de l'Andalousie. La situation est des plus alarmantes. Puis voilà que le peuple de Ségovie se soulève, envahit le palais, demande insolemment la tête du gouverneur D. Andrés de Cabrera, et outrage la Reine elle-même. L'attitude courageuse, la mâle et noble éloquence de la princesse arrêtent les forcenés, qui bientôt implorent leur pardon et jurent de mourir en combattant pour leur souveraine.

La scène de la seconde journée se passe dans un pavillon, d'où l'on peut voir un tournoi qui a lieu dans

une des cours intérieures de l'Alcazar. On applaudit le comte de Benavente, qui a déjà rompu nombre de lances contre les plus intrépides chevaliers, tels que Quinones, Lara et Cienfuegos. Son triomphe semble assuré.

La Reine, sous l'empire de graves préoccupations, continue à dicter des instructions à l'adresse du Cardinal pour réprimer le brigandage, rédiger un code d'ordonnances, régler la perception des impôts et l'administration du trésor, et réunir les ordres militaires à la couronne. Elle va ensuite assister au tournoi.

Beatriz et le page Pimentel suivent du balcon les péripéties de la lutte. Le comte de Benavente va être proclamé vainqueur ; mais un nouveau combattant est entré en lice. Cet inconnu, dont la visière baissée ne laisse pas voir le visage, se présente fièrement et manœuvre son cheval avec une merveilleuse dextérité. Il désarçonne le comte ; personne ne relève son gant. Les fanfares retentissent, et les juges du camp donnent la victoire au vaillant rival de Benavente.

La Reine rentre en scène avec toute sa cour et s'assied sur le trône. Au son d'une marche guerrière, le vainqueur, accompagné des juges du camp et précédé de cent vingt pages, entre et se fait connaître. Ce vainqueur, c'est Gonzalo Fernandez de Cordoba. Isabelle le félicite, et lui remet une écharpe qu'elle a brodée de ses mains.

Restée seule avec Gonzalo, la Reine l'interroge avec bienveillance. S'il n'est pas venu plus tôt à la cour, c'est qu'il a laissé son aîné, D. Alonzo de Aguilar, chef de sa maison, venir prêter à la souveraine le serment de fidélité. Pour lui, sans autre fortune que son épée, il s'est contenté jusqu'ici de combattre les Mores dans la vega de Grenade ; mais il est accouru à Ségovie pour prendre

part au tournoi donné en l'honneur de la Reine. Dans ses paroles perce son amour naissant. L'entretien est brusquement interrompu par l'arrivée du Cardinal Mendoza.

Ici se place une scène dont je vais reproduire la plus grande partie, et dans laquelle l'auteur a tracé d'une main vigoureuse le caractère de Gonzalo, tout de bravoure et de dévouement envers son pays et ses souverains.

Le Cardinal Mendoza remet à Isabelle une lettre du roi de Portugal, qui a rompu la trêve. Après l'avoir lue en silence, Isabelle laisse éclater son indignation :

LA REINE. — Oh ! c'est le langage d'un lâche ! Sur ma vie, c'est une trahison !

LE CARDINAL. — Madame...

BEATRIZ. — Qu'y a-t-il ?

LA REINE. — Je le craignais ! (*Au Cardinal.*) Appelez mes Castellans !

(*Sur un signe du Cardinal, les gentilshommes qui étaient sur les galeries reviennent en scène.*)

GONZALO. — Pardonnez-moi si je vous interroge, mais l'inquiétude assombrit l'éclat de vos regards...

LA REINE. — Vous allez en savoir la cause. Castellans ! pour leur malheur, et violant notre droit, les Portugais en armes vont franchir aujourd'hui le Duero. Ils rompent la trêve ; ils enfreignent les saintes lois de l'honneur ; au mépris de vos Rois, et croyant inspirer la terreur à mon

peuple fidèle et le trouver abattu, ils viennent livrer bataille aux portes de Ségovie. Enfin la lutte commence ; mais, vainqueurs ou vaincus, la honte sera le prix de leurs trahisons. Écoutez bien : mon cœur relève le défi sans crainte... mais, avant de répondre aux injustes prétentions dont le Portugal m'humilie, ô vous les meilleurs capitaines de Castille, éclatant miroir de l'honneur, hommes de science et de vérité, éclairez mon esprit de votre sage conseil ! Oui, et en donnant votre avis, songez bien qu'ici c'est la raison qui nous doit guider tous.

LE CARDINAL. — Toujours, ma bouche loyale vous avertit du bien et du mal. Confier le sort du royaume à une bataille rangée serait une gloire qui éterniserait votre nom ; mais c'est donner, ne vous en fâchez point, la victoire au Portugais. Le Roi est absent, et, avec des soldats qui ne savent pas encore combattre, nous serons, à n'en point douter, mis en déroute. Il y a un meilleur moyen de tout arranger : si l'on y perd quelque chose, du moins on n'y perdra pas tout. La paix qui vous a été proposée peut se modifier ; il est temps encore d'en traiter et de donner une réponse. Moi-même, j'irai la conclure, si vous l'acceptez. Dites-moi ce que vous voulez.

LA REINE. — Ce que j'ai dit hier : « Je ne veux pas d'une paix qui m'humilie. Arrive ce qui arrive ! Rien ne me contraindra à céder un pouce de la Castille. »

UN GENTILHOMME. — Il vaut mieux attendre ici les armées de l'ennemi et résister à leurs efforts dans Ségovie. Ici, nous pourrons en sûreté, à l'abri de nos murailles, anéantir les troupes portugaises. Fermons donc les portes de la cité.

GONZALO. — (*Avec violence.*) Je ne sais si je puis parler ; mais, par Dieu, ce que ma bouche dira...

LA REINE. — Oui, Gonzalo, parlez.

GONZALO. — Qu'est-ce que la paix avec celui qui fait la guerre ? Qu'est-ce que rester ici immobile à attendre celui qui rompt les trêves et envahit la terre des autres ? Du fer contre du fer ! voilà les meilleurs conseils... et laissez là les murailles pour garder les femmes.

LE CARDINAL. — Et vous pensez écraser une armée aguerrie avec la troupe de pages que vous avez amenée à la cour ?

GONZALO. — Des pages, seigneur Cardinal, ce sont mes aigles que vous appelez ainsi ? Par Dieu, vous les insultez ou vous les avez mal vus. Ils iront sus aux Portugais ; mais auparavant, je vous en prie, Seigneur, connaissez-les mieux. Holà ! à moi, les Cordouans ! (*Les soldats de Gonzalvo s'avancent.*) Voilà mes guerriers : ce ne sont pas des pages, mais des soldats. Voyez leurs visages hâlés... et la doublure de leurs pourpoints.

(Gonzalo déchire le justaucorps de celui qui est le plus près de lui, et montre la cuirasse qu'il porte en dessous ; les autres soldats découvrent aussi les leurs.)

LA REINE. — Ah !

GONZALO. — Madame, avec mon épée, je suis venu aussi vous offrir ces hommes qui ont donné la chasse aux Mores de Grenade. Ils sont prêts à combattre : ce sont des vassaux de ma maison ; ils ont des armes et des chevaux,

et où j'irai ils iront. Plus forts que leurs cuirasses, ils ont rougi de sang les tours de Loja et les jardins de Baza. Car, dans leur jeune audace, quand je leur ordonne d'attaquer, ils savent aussi combattre cent contre mille. Ils sont à vous, et, si vous le voulez, nous nous mettrons aussitôt en campagne... Voilà mon avis, Madame, et je vous prie de l'accueillir.

LA REINE. — Oh ! mon brave guerrier ! votre avis et votre promesse me causent moins de surprise que de joie et d'admiration. J'accepte votre don comme un gage de victoire. Mon trône ne craint rien avec des héros comme Gonzalo ! Votre avis est le mien et celui de tous.

LES GENTILSHOMMES. — Oui, Oui !

GONZALO. — Eh bien ! partons d'ici avant la fin du jour. Donnez le signal, et aussitôt le royaume sera sous les armes ! Donnez le signal, et vous verrez comment la jeunesse de Castille, couverte de mailles et le glaive à la ceinture, vole audacieusement aux champs de bataille !

LA REINE. — Allez donc combattre avec bravoure comme de bons chevaliers. Demain, le Roi arrivera d'Aragon avec ses archers et, sur ma foi, nous chasserons de notre sol natal la France, et le Portugal, et le More de l'Andalousie. Qu'aujourd'hui la voix de ma trompette fasse entendre un accent guerrier par toute la terre de Castille jusqu'à la frontière la plus lointaine. Au combat, et d'un cœur vaillant ! Le courage est notre seul appui, mais Dieu viendra à notre aide et protégera notre droit. Au combat ! plus de repos jusqu'à ce qu'on ait détruit ce

qui cause la ruine de la Castille ! Gloire au Dieu des Cieux... et qu'il vous donne pour récompense la gloire et la bénédiction des âges à venir. Sus !... à la plaine, à la montagne, et constance dans l'adversité !

GONZALO. — A cheval, Cordouans ! Sus... Saint-Jacques et attaque, Espagne !





SECONDE PARTIE



GRENADE. — 1492



TROISIÈME JOURNÉE



LA scène se passe dans un poste avancé de l'armée chrétienne. Sur les hauteurs voisines, des sentinelles montent la garde. Dans le lointain, on voit la Sierra Nevada qui domine Grenade et ses tours, dont l'une, celle de la Vela, arbore la bannière de Boabdil. Des groupes de soldats, de marchands, de juifs et de vivandières, circulent çà et là, et des officiers boivent et causent entre eux sous une tente.

Le jour se lève, et c'est celui où Grenade va ouvrir ses portes aux troupes d'Isabelle et de Ferdinand.

La première scène est un tableau très pittoresque de la vie des camps. Tandis que les soldats se disputent

avec les marchands, et que les officiers parlent des prouesses de Gonzalo et de sa galanterie envers la Reine, un nouveau personnage entre et est salué par ces cris : « Le fou ! Le fou ! » On l'entoure avec curiosité. C'est Colon, pauvrement vêtu, la toque sous le bras, abîmé dans ses réflexions, qui s'avance sans regarder personne et va s'asseoir sur un quartier de roche.

SCÈNE II

Officiers, Soldats, Marchands, Vivandières, Colon.

DEUXIÈME SOLDAT. — Toujours la tête à l'air.

CINQUIÈME SOLDAT. — Pardieu ! il fait chaud.

PREMIER SOLDAT. — Maître Cristobal s'en vient-il voir les murailles de Grenade ? A-t-il été à Santa-Fé ? Quand mettons-nous à la voile ?

DEUXIÈME SOLDAT. — Il n'entend pas.

TROISIÈME SOLDAT. — Il n'écoute rien.

COLON. — (*A part.*) Quarante mille... quarante mille ducats et l'appui royal... et le monde est à moi ! Pauvre humanité ! Oh ! qu'ils sont méprisables les savants que j'ai rencontrés ! Que leur intelligence est étroite !... Ils appellent erreur ce qui est le langage de la science, folie l'audacieux, le noble transport du génie dont la lumière ne peut

dissiper les nuages de leur obscur entendement. Et je vais de cour en cour supplier, moi, le maître d'un monde... J'en atteste le ciel !

DEUXIÈME SOLDAT. — Il parle ?

PREMIER SOLDAT. — Oui.

TROISIÈME SOLDAT. — Que dit-il ?

PREMIER SOLDAT. Il murmure.

COLON. — Moi, le maître d'un monde... monde inconnu, inconnu pour tous les vivants, que la main de Dieu m'a montré là-bas, où la canicule embrasée verse à torrents sa lumière divine et pure ! Ce n'est pas un songe... non... auquel j'ai dépensé ma jeunesse... et enfin je le vois se déployant sous l'équateur, s'élevant du sein profond des mers, avec ses montagnes par milliers, ses claires fontaines, son éternelle verdure. Qui me donnera un navire ?... Cette main sur la barre, j'éviterais les vagues que nul n'a fendues et les courants de l'Océan...

PLUSIEURS SOLDATS. — Hou !... Hou !...

COLON. — *(Regardant ceux qui l'entourent.)* Qu'y a-t-il, bonnes gens ? Vous m'écoutez ?... vous prenez pour les rêves d'une tête malade les vérités... et vous riez ? Moi aussi... hou !... hou !... insensés !

PREMIER SOLDAT. — Aujourd'hui, il est de bonne humeur.

DEUXIÈME SOLDAT. — Pero-Puerta, faites-le parler.

DES SOLDATS. — Oui, oui, qu'il nous divertisse.

PREMIER SOLDAT. — Il y a longtemps que nous ne vous avons vu, seigneur marin. Comment avez-vous laissé la côte?... Y a-t-il grosse mer? Pourquoi venez-vous si loin des rivages?...

COLON. — Je ne sais. Quelle est cette troupe?

PREMIER SOLDAT. — L'avant-poste du camp de la Reine.

COLON. — L'astre brillant du trône de Castille. Est-ce là Grenade?

PREMIER SOLDAT. — C'est elle.

COLON. — C'est elle? La cité orientale?

PREMIER SOLDAT. — Une belle vue! En est-il de pareille? La Sierra Nevada l'abrite-t-elle bien?

COLON. — Est-ce là cette cité dont la conquête coûte tant d'années de tourments, tant de ruisseaux de sang aux royaumes d'Aragon et de Castille? Et ses murs soutiennent encore les drapeaux de l'Infidèle et sont debout fermes et sûrs! Hélas! infortuné que je suis... les monarques, pour tout ce qui est grand et extraordinaire, sacrifient trésors et soldats... et à moi, qui offre de découvrir un monde, personne ne me donne quarante mille ducats!

PREMIER SOLDAT. — Le voilà revenu à sa manie.

DEUXIÈME SOLDAT. — Pousse-l'y.

TROISIÈME ET CINQUIÈME SOLDATS. — Oui.

PREMIER SOLDAT. — Il serait mieux pour vous de suivre ici nos bannières à la conquête des tours de Grenade, qui vaudront toujours mieux que ces chimères.

COLON. — Sacrilège, n'insulte pas ce que tu ignores... ce que jamais ton esprit borné ne pourra comprendre. Pourquoi prises-tu tant cette ville à moitié incendiée par l'ardente flamme de la guerre, si, en vérité, tu ne sais pas encore ce que ce monde renferme dans son espace? Comment pourrais-tu apprécier mon monde? Sais-tu où il est? Quoi! tes cheveux mal peignés ont-ils blanchi en observant le cours des astres autour de l'univers? Tes yeux se sont-ils parfois brûlés à suivre la marche du soleil rouge comme le sang? As-tu médité sur l'étendue du globe? As-tu deviné le mouvement de la terre, et jamais le souffle puissant de Dieu a-t-il pénétré dans ton sein? Mais c'est trop vous parler!... temps perdu!... Non!... vous ne voyez pas mon monde, qui est loin, et vous, faibles créatures, c'est à peine si vous voyez celui que vous avez devant vous.

PREMIER SOLDAT. — Il traite avec trop de dédain les soldats d'Isabelle et de Fernando, le seigneur fou.

COLON. — Oui... fou, trompeur!... ils me donnent ces surnoms, ceux qui connaissent peu de la science, ceux qui pensent que la renommée, la gloire de leur chère patrie ne consiste qu'à faire voler des têtes de Mores, à dompter un cheval et à manier l'épée.

DEUXIÈME SOLDAT. — En vérité, il nous insulte.

TROISIÈME SOLDAT. — Il nous outrage.

CINQUIÈME SOLDAT. — Qu'il nous paie tant d'affronts !

PREMIER SOLDAT. — Crie : Vivent les fils de Castille !

COLON. — De force... jamais ! Je m'arracherai plutôt la langue.

DEUXIÈME SOLDAT. — Hé bien ! sus, à lui !

COLON. — *(Il tire son épée ; quelques soldats en font autant.)* A moi... par Dieu, que je vous perce tous ensemble !

LES SOLDATS. — Au fou !

COLON. — Au large !

(Au moment où ils vont engager le combat, Gonzalo paraît et se jette entre Colon et les soldats. Au même moment, on entend au loin le son d'une trompette. Les chefs du poste se lèvent et sortent de la tente.)

SCÈNE III

Les mêmes, Gonzalo.

GONZALO. — Lâches ! Avez-vous perdu la raison ? Vous attaquez un homme seul !... et vous êtes Chrétiens ! Qui vous a donné cet exemple ?

PREMIER SOLDAT. — Seigneur...

GONZALO. — Oh! sur ma vie une telle lâcheté ne restera pas impunie. Paredes, ceux qui sont dans cet avant-poste n'entreront pas les premiers dans la ville. Non!... qu'ils entrent dans Grenade des derniers et sans armes.

COLON. — Pardonnez.

GONZALO. — Cela sera... et ne me demandez pas, Colon, de pardonner. Ceux qui ont fait un tel usage de leurs épées ne peuvent entrer au son des tambours comme des vainqueurs, mais comme des prisonniers. Bernaldez, Gimén, Farfan, allez recevoir son Altesse.

(Les officiers et les soldats se retirent et se rangent dans le fond.)

COLON. — Vous traitez avec trop de sévérité ce léger désordre.

GONZALO. — Oh! peu importe la sévérité... laissez-moi les traiter de la sorte... Mais comment vous trouvé-je ici après une si longue absence?

COLON. — J'ai songé à chercher loin de la Castille une nouvelle fortune; mais Santangel et Quintanilla m'ont fait revenir. Grâce à leur noble protection, on a entendu mon projet et, par déférence pour eux, on a travaillé avec la meilleure intention; mais sans doute, par suite de la fatalité qui s'attache à mes pas, leur bonne volonté se brise contre l'entêtement du Roi. Ils n'obtiennent rien... Désespérant de tout, je suis décidé à partir, et vous me voyez ici m'en allant comme je suis venu.

GONZALO. — Vous êtes trop malheureux. Et vous quittez aujourd'hui la Castille ?

COLON. — Certainement.

GONZALO. — Et vous renoncez à votre projet ?

COLON. — Y renoncer ? Cela, jamais ! C'est de ma foi la plus profonde que vous jugez ainsi, seigneur ? A de si hauts projets, on ne renonce qu'avec la vie. J'irai par toute la terre.

GONZALO. — Votre constance m'émeut. Et où allez-vous ?

COLON. — Où ? en France, et puis de là en Angleterre. Oui, ... j'épuiserai toute la coupe amère des refus. J'irai, j'irai dans les cours qui sont au nord de l'Europe, et si, dans leurs eaux, je fais aussi fausse route que par ici, j'irai porter ma demande dans l'empire du Grand Turc. Peut-être les Mahométans voudront-ils bien de mon monde... ne fût-ce que pour ne pas imiter la sottise des Chrétiens.

GONZALO. — Êtes-vous sûr d'accomplir votre voyage, Colon ?

COLON. — Oui, par Dieu ! aussi sûr que vous l'êtes d'entrer dans Grenade. J'ai employé mes meilleures années à un plan qui est achevé.

GONZALO, — Mais... a-t-il déjà été examiné par nos savants docteurs ?

COLON. — Cela a eu lieu ; oui, je leur ai parlé et mon plan a été soumis à leur avis.

GONZALO. — Et qu'en résulte-t-il ?

COLON. — Que jamais leur avis ne sera le mien ; qu'ils savent la théologie, mais rien de plus ; qu'avec des arguties, ils prétendent prouver que mon plan insulte le ciel même. Il en résulte que je leur parle et qu'ils ne m'entendent pas. Il en résulte... qu'ils savent peu, et qu'au milieu des murmures et des insultes, pour ne pas se déclarer ignorants, ils me déclarent fou.

GONZALO. — Tous des ignorants, mon bon Colon ?

COLON. — Non, peut-être... Mais ils ne comprennent pas mon projet, et ils le sont pour mon projet.

GONZALO. — Vous ne vous en rapportez pas à eux ?

COLON. — Oh!... j'ai présenté tous les faits et des mémoires étendus... sauf mes cartes marines, qui sont mon secret. Je leur ai même dit où est ce qu'il y a encore à découvrir. Je leur ai dit où il faut aller... mais non par où l'on va. Car, sans présomption et sans mensonge, c'est ce que savent seuls Dieu et Cristobal Colon.

GONZALO, — Se peut-il que les savants ne soient pas convaincus par votre accent, par la foi et la conviction qui jaillissent de vos lèvres ? Pour moi, sans doute et sans crainte, Colon, je vous donnerais raison.

COLON. — Parce que votre âme... est une âme qui n'est point celle d'un docteur ; parce que vous marchez sur les

pas de la victoire ; parce que vous êtes de la même nature que moi, et que, pour me comprendre, il suffit d'aimer la gloire comme vous l'aimez ! Dieu, qui humilie les savants, les convaincra peut-être quelque jour... et, à leur honte, ils se rappelleront que de gloire et de puissance ils auront refusées à la Castille... que de richesse ils auront perdue par leur dédain pour ce qu'ils ignoraient ! C'est bien... ce sera inutile... mais, noble Gonzalo, je m'en vais l'âme remplie de douleur.

GONZALO. — Oh !... et vous partez ?,..

COLON. — Que me reste-t-il à faire ? Oui, je pars. Que Dieu vous garde ! N'importe où me pousse la destinée, le pauvre marin conservera un bon souvenir de vous.

GONZALO. — Oh !... mon cœur ne me trompe pas ! Il me dit qu'en partant vous allez porter à l'étranger la gloire de la Castille.

COLON. — Et assurément il vous dit vrai... mais il le faut, que voulez-vous ?

GONZALO. — Ce que je veux ? Que vous attendiez.

COLON. — Non, non, impossible.

GONZALO. — Espérez.

COLON. — Espérer ! Je hais ces leurres ; je ne veux plus de déceptions. Déjà, j'ai attendu huit ans, et je n'ai pu parler aux Rois. Avec l'espérance perdue à courir çà et là, ma pauvre vie se passe ici-bas. Je contracte de nouvelles

dettes qui ne me permettent pas de partir... et je veux avant de mourir voir mes songes réalisés.

GONZALO. — Vous les verrez.

COLON. — Comment les verrai-je ?

GONZALO. — Oui, oui, ayez confiance en moi. Attendez un seul jour, et j'aurai soin de tout.

COLON. — Ce que vous demandez...

GONZALO. — Sur ma vie, celui qui a tant souffert ici et a, pendant des années, vainement attendu, peut bien attendre un jour... un jour de plus ne vous expose à rien, et qui sait...

COLON. — Je sais...

GONZALO. — Si ce jour n'est pas celui qui couronnera votre espérance ? La capitulation est secrètement conclue, et aujourd'hui, si à l'intérieur il n'y a pas de trahison, nous entrerons dans Grenade. Demain, Colon, dût le Roi s'en offenser, moi, je vous ferai parler à la Reine.

COLON. — Et après ? Ne m'a-t-on pas déjà dit, en son nom, que ses trésors ne pouvaient me donner pas même un ducat, parce qu'on les a épuisés dans la guerre des Mores ?

GONZALO. — Eh bien ! il y a un moyen plus simple. Si cette espérance s'évanouit, alors la noblesse de Castille en fera les frais.

COLON. — Gonzalo !...

GONZALO. — Laissez-moi faire. J'assemblerai mes parents, et ils donneront, eux qui sont puissants, autant qu'il faudra. Medinaceli, Medina-Sidonia sont riches et armeront des navires...

COLON. — Oh ! le divin rayon de la gloire vous éclaire ! Oui, je reprends un peu d'espoir, mais... auront-ils confiance en celui... qu'on appelle fou ?

GONZALO. — Oui, vive Dieu ! ils l'auront et moi aussi, Colon. Vous ferez votre expédition et on paiera tout. Vous ne donnerez pas à un peuple étranger des mondes dont on n'a pas voulu ici ; vous ne direz pas que d'autres ont fait ce que l'Espagne ne sut pas faire. (*Bruit de fanfares.*) Ah ! la Reine !

COLON. — Vous m'avez rempli le cœur de vie... Adieu... le meilleur des soldats ! (*Ils se serrent les mains.*)

GONZALO. — A demain, Colon.

Colon se retire. Isabelle entre, suivie de ses gentilshommes, de Beatriz et du Cardinal, qui porte la croix de la chapelle royale. Sur l'ordre de la Reine, le Cardinal se dirige vers Grenade avec les bannières de Saint-Jacques et de Calatrava. Bientôt le pavillon more est abattu de la tour de la Vela et remplacé par le pennon de Castille. La place s'est rendue, et Boabdil vient lui-même en apporter les clés à la souveraine victorieuse. Celle-ci adresse au ciel d'ardents remerciements, et entre dans la capitale de son nouveau royaume.

QUATRIÈME JOURNÉE

Au début de la quatrième journée, qui se passe dans un salon arabe du palais de l'Alhambra, nous voyons la Reine attendant, tout émue, Gonzalo qui lui a demandé une audience. Celui-ci se présente bientôt devant sa souveraine et la supplie de recevoir Cristobal Colon. Elle refuse d'abord, puis consent sur les instances du vaillant gentilhomme, qui sollicite la permission de s'embarquer avec le hardi marin. Gonzalo s'en va chercher Colon.

Le roi d'Aragon survient, et Isabelle cherche à le décider à prendre part à la recherche du monde inconnu dont parle le Génois. Ferdinand reste inflexible et se raille d'un projet qu'il considère comme dangereux, et que les savants ont déclaré impossible à réaliser. Il conseille à Isabelle d'oublier ces contes chimériques.

La noble souveraine sent le doute envahir de nouveau son âme. Cependant Gonzalo amène Colon et les laisse en tête-à-tête.

Le marin, d'abord troublé, laisse percer ses craintes. Il prend pour un accueil moqueur les paroles d'encouragement que lui adresse la Reine; mais il se rassure peu à peu, et bientôt il expose à celle qui se déclare sa protectrice ses projets avec une éloquence émue et chaleureuse. Je reprends ici ma traduction :

COLON. — Bénie soit, Madame, la bienheureuse inspiration que vous a donnée le ciel ! Dans leur vanité,

disais-je, les hommes ne croient au bien et leur jugement ne l'accepte que lorsque leurs mains palpent et leurs yeux voient la vérité. Ils ne savent que nier, et ils m'ont tout nié, Madame, à moi qui ai blanchi sur la mer; à moi qui, pendant le choc des éléments dans une lutte farouche, embrassais de mes calculs et les mers et la terre; à moi qui ai étudié et mesuré la terre et en ai enfin trouvé la forme; à moi qui ai entrepris mon plan et l'ai achevé... Eux, qui ne méditent sur rien... eux, qui sont dans les ténèbres... qui ignorent jusqu'aux lois de la planète sur laquelle ils s'agitent! Mais qu'importent leur dédain et leurs outrages?... rien, par Dieu! Enfin, je vous rencontre, vous qui êtes le génie du bien! Pardonnez si mon récit arrive à vous fatiguer. C'est forcé... je dois vous prouver que je ne suis pas un insensé. Ainsi le veut mon destin, et je le subis... Vous voulez donc, Madame, que je vous parle de mon plan comme un marin? Eh bien! soit, brièvement, et sans plus de paroles vaines. Voici mes cartes marines; ceci est le globe. *(Il tire des parchemins; il en étale sur la table un où est tracée la mappemonde, et il la mesure avec un compas en donnant ses explications.)* Regardez: l'Asie... l'Europe... vous les voyez?

LA REINE. -- Oui.

COLON. — Ceci est le continent africain. Contemplez ici l'immense étendue de l'Océan. Ils disent que lui seul entoure le globe, et ils donnent, bien comptés, trois cent soixante degrés au tour de la terre. Mais cette mesure, d'après les règles de l'art, comprend pour le tiers un monde inconnu. Mes calculs l'estiment très riche, très peuplé, et cette partie du globe est à l'orient, dont on

ignore les limites. Voyez cette ligne qui va de l'orient au ponant et vous y reconnaîtrez la rotondité de la terre. Car elle est ronde, cela est parfaitement sûr : si elle ne l'était pas, elle troublerait l'harmonie universelle de la sphère. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, voyons s'il y a moyen de trouver la terre... Tout ce que mon compas embrasse, c'est la terre que nous cherchons. Elle est là... là où je l'ai depuis longtemps marquée... Voyez-la, Madame, coupée par la ligne équinoxiale. Elle ne s'étend vers le sud que jusqu'au cinquante-deuxième degré, à mon compte ; et, quant à sa latitude nord, Dieu seul peut dire quelle elle est. Elle monte si haut qu'elle disparaît dans les glaces du pôle. Vous voilà fixée... je vous prie seulement de considérer la direction. (*Il déroule diverses cartes.*) Vous avez ici la route tracée sur mes cartes. En naviguant à l'occident, en traversant la mer Atlantique, j'ai pour but de rencontrer les limites de l'Orient.

LA REINE. — Traverser le grand Océan ! Et cela sera possible, Colon ?

COLON. — Pour la foi et la raison, tout chemin est facile. Avec elles... qui vous étonne ? Quelle gloire n'avez-vous pas obtenue ? Avec elles, vous avez chassé les Mores de la Castille. Eh bien ! avec elles, j'en suis certain, je traverserai cette mer immense, et, au bout on doit trouver le riche continent que je cherche. Sans doute, un si long voyage aura des dangers, mais Dieu donnera son aide au marin dans les bourrasques. Dieu, Madame, dans sa mystérieuse puissance, sauvera mon navire et le mènera de l'un à l'autre hémisphère. Une fois là... il y aura moyen d'obtenir une juste renommée ; une fois là, ne vous en

inquiétez pas, il y aura de la gloire pour tous... Pour tous!... Oui, Madame, et n'importe où nous abordions, nous ferons connaître la doctrine rédemptrice du Christ.

LA REINE. — Oh! assez, assez, Colon. Malgré mes efforts, je ne puis suivre tes calculs, non; mais tu me remplis d'admiration. Mon ignorance ne saisit rien dans des études si profondes... mais je comprends que tu sais et que tu dis la vérité. Oui, je crois en tes paroles si pleines de foi et d'éloquence; je crois à l'existence de ce monde, car je vois que le génie éclaire ton front... Mais aujourd'hui, Colon, hélas! que m'est-il donné de faire de toi? La Castille est si pauvre! (*Elle se tait un moment.*) Combien te faudra-t-il maintenant pour ton expédition?

COLON. — Un cuento de maravédis au plus, Madame.

LA REINE. — Pas plus? Il se tait!... Pas plus?... Tu me rassures. Et tu pourras aller...

COLON. — Et revenir. Avec cela, je puis vous mettre en mer trois caravelles. Cela me suffit...

LA REINE. — Eh bien! Colon, mon trésor est épuisé, mais l'or de mes bijoux vaut le double... ils sont à toi!

COLON. — O Reine! que voulez-vous faire? Permettez-moi de baiser vos pieds.

LA REINE. — Non, Colon, lève-toi.

SCÈNE X

La Reine, le Roi, Gonzalo, Colon.

LE ROI. — Madame, que faites-vous ?

LA REINE. — Ce que je fais ? Je donne ma main à baiser à mon amirante suprême sur les mers de l'Océan, et je le prie de se relever.

LE ROI. — Quelles raisons justifient...

LA REINE. — C'est long à dire. Les raisons qu'il m'a données se sentent, mais ne s'expliquent pas.

LE ROI. — Je respecte votre conviction, et, puisque vous en décidez ainsi, il sera entendu que vous agissez pour vous seule.

LA REINE. — Oui, seigneur.

LE ROI. — J'en fais mon compliment à l'Aragon. Ainsi donc...

LA REINE. — La Castille courra tous les risques ; l'Aragon, aucun.

LE ROI. — C'est bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

La Reine, Gonzalo, Colon.

LA REINE. — Tu viendras me voir cette nuit, Colon, puis tu partiras. Demain tu entreprendras ton expédition.

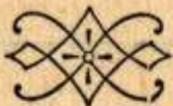
GONZALO. — Et moi avec lui ! N'est-il pas vrai que vous me le permettez ?

LA REINE. — Partir avec lui !...

COLON. — Que demandez-vous ? Ah ! Madame, pardonnez... mais, au nom de Dieu, n'exposez pas sa vie. (*A Gonzalo.*) Qu'ils n'aillent pas sur mer, Seigneur, les hommes qui valent ce que vous valez sur terre. Je sais que la fureur des flots ne vous émeut ni ne vous épouvante ; mais la Castille peut avoir besoin de votre épée, et c'est ici que la fortune vous attend. Laissez-moi la mer, à moi qui suis né pour la mer, comme vous pour la terre. Et cela, je vous le dis du fond de l'âme, parce qu'aujourd'hui je vous dois... Je lui dois tant, Madame, que si vous n'étiez pas là, quoique ma gloire ne soit pas égale à la sienne, je le serrerais étroitement dans mes bras...

LA REINE. — Oui, embrassez-vous, mes fils. Colon est digne de Gonzalo.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. — La toile tombe.)





TROISIÈME PARTIE

BARCELONE. — 1493

UN an s'est écoulé depuis la prise de Grenade. Les Rois sont dans l'ancien palais des comtes de Barcelone, où l'auteur a placé la scène de la quatrième partie de sa pièce, qui, comme les précédentes, est divisée en deux journées : cinquième et sixième du drame.

CINQUIÈME JOURNÉE

La cinquième journée se passe dans la chambre du Roi. Le monarque aragonais, à son arrivée dans Barcelone, a été victime d'une tentative d'assassinat. Un pauvre fou l'a frappé d'un coup de poignard, et, pendant quelques jours, la vie du prince a été en danger. A peine convalescent, Ferdinand veut s'occuper avec le Cardinal Mendoza des affaires de son royaume et de l'Italie attaquée par les Français. Isabelle intervient et

demande à son royal époux de lui laisser le soin de choisir le général que l'on devra envoyer pour repousser les envahisseurs. Restée seule, la Reine songe au hardi marin parti à la recherche d'un continent ignoré, et dont on n'a plus eu de nouvelles. Elle se plaint aussi de l'absence de Gonzalo, qui, depuis de longs mois, s'est enfermé dans une petite ville de la vega de Grenade, et semble fuir la cour et sa souveraine.

Soudain, Beatriz de Bobadilla vient lui annoncer le retour du vaillant capitaine. Celui-ci se présente pâle et triste. Il a appris le péril couru par les Rois à leur entrée dans la vieille capitale de la Catalogne. Isabelle le presse de questions et laisse percer, sous ses réticences, tout l'intérêt et l'affection passionnée qu'elle porte à Gonzalo de Cordoba. Elle provoque l'aveu que le brillant gentilhomme lui fait de son amour, amour sans espoir, mais qui désormais restera enseveli au plus profond de son âme. La Reine ne s'offense pas du langage de Gonzalo; elle est assez maîtresse de son âme, assez sûre d'elle-même pour partager les sentiments d'une amitié surhumaine, digne d'elle, digne de son loyal serviteur, et elle n'hésite pas à le lui déclarer.

Cette partie du drame, que je me borne à indiquer en passant, est, on le reconnaîtra, bien contraire à ce que nous savons du caractère d'Isabelle. Que le Grand Capitaine ait été séduit par les charmes et par les grandes qualités de la princesse, lorsque, tout jeune encore, il fut attaché à sa personne et lui dévoua sa vie, cela est possible et même très vraisemblable. Mais que la reine de Castille, la femme en tout supérieure à son sexe, dont le cœur n'a jamais été ému que par l'amour de ses peuples et par l'ambition dans ce qu'elle a de plus noble, de plus élevé,

se soit éprise d'un intrépide et brillant gentilhomme, celui-ci fût-il Gonzalo Fernandez de Cordoba, voilà ce que les réalités de l'histoire viennent démentir hautement. Isabelle a eu, cela n'est pas douteux, pour Gonzalo une profonde et sincère affection que lui inspiraient l'estime de la valeur et la reconnaissance des services de l'intrépide guerrier, mais de l'amour, tel que le voudraient les romanciers et les poètes, jamais. Son cœur ne s'est pas un instant laissé troubler par une passion doublement adultère; elle n'a pas oublié qu'elle était unie au roi Ferdinand, et que Gonzalo était marié à Dona Maria Manrique. La grande chrétienne a donné l'exemple de toutes les vertus, et n'a pas un seul jour oublié ses devoirs de souveraine et d'épouse.

Cette scène de passion est interrompue par l'arrivée du roi d'Aragon, auquel Isabelle présente Gonzalo comme le chef qui ira prendre en Italie le commandement des troupes espagnoles. Ferdinand accepte ce choix comme un heureux présage de victoire; mais, de son côté, il a de bonnes nouvelles à annoncer à la Reine. Un courrier vient d'arriver de Portugal avec une lettre adressée à Isabelle. C'est un message de Colon. Le héros des mers écrit de Lisbonne qu'il est de retour, après avoir trouvé le Nouveau Monde.

Transportée de joie, la Reine ordonne de faire une réception royale à son almirante. Le meilleur chevalier de ses états l'amènera à sa cour, et c'est Gonzalo qu'elle charge de cette mission. « Ce sera toi, Gonzalo, dit-elle: toi seul peux fièrement toucher de ta glorieuse main la main vaillante et glorieuse de Colon. »



SIXIÈME JOURNÉE

La salle royale. Au lever du rideau, salves d'artillerie qui se font entendre pendant toute la scène. A droite, le Roi et la Reine assis sur le trône; au bas des marches, l'alferez mayor du royaume tenant le pennon de Castille; à sa droite et à sa gauche, dames, prélats, grands d'Espagne et soldats avec les bannières et les étendards de Castille et d'Aragon. — Une marche royale indique l'arrivée de Colon. Les hérauts l'annoncent, et il s'avance conduit par Gonzalo de Cordoba et suivi de sept Indiens, de matelots et de gardes, qui se rangent au fond du théâtre. La suite de Colon porte des oiseaux de couleurs brillantes et, dans des coffres d'ivoire, de l'or, de l'ébène, de l'acajou et des échantillons des richesses du Nouveau Monde.

SCÈNE UNIQUE

La Reine, le Roi, Beatriz de Bobadilla, Gonzalo, Colon,
suite nombreuse.

UN HÉRAUT. — (*Du dehors*). L'Almirante !

UN AUTRE. — (*Au fond*). L'Almirante !

(Entrent Gonzalo et Colon. Les Rois se lèvent; on fait flotter les bannières et les étendards. Gonzalo mène Colon au pied du trône; ils baisent les mains des Rois et vont se placer au milieu de la scène. — La musique cesse.)

GONZALO. — O rois d'Aragon et de Castille, j'ai l'honneur et la joie d'exécuter l'ordre souverain que vous m'avez dicté. Sous l'égide de votre volonté, ma main a respectueusement conduit jusqu'au trône des Espagnes l'homme fameux, le héros des mers de l'Occident, celui pour lequel Alcide a jadis ouvert une route étroite, celui qui, avec une science profonde, a vaillamment fait sortir d'une mer éloignée un monde pour la couronne de Castille. Mon cœur, tout troublé devant sa gloire, a obéi avec émotion à votre ordre. Souhaitez-lui la bienvenue, et qu'il vous fasse le récit complet de son immortel voyage.

LA REINE. — Parle, Colon. Que ma cour admire le triomphe de ton génie; qu'en un si grand jour mon royaume soit suspendu à tes lèvres. Que la monarchie

espagnole écoute combien je dois à l'esprit ardent de celui qui sut vaincre par son intrépidité les colères de la mer et la fureur du vent.

COLON. — Monarques espagnols, souverains de l'Inde occidentale, génies augustes ! nobles dames aux charmes surhumains, illustres seigneurs, prélats justes, dignités, sujets de la Castille, robustes fils de l'Èbre et du Llobregat, vous tous qui m'entendez, la bouche de Colon vous salue.

Oh ! ne vous étonnez pas si vous le voyez troublé dans une heure si solennelle et devant tant de pompe, le navigateur audacieux qui a bravé l'inclémence des mers. Fils de la mer sauvage, je ne suis pas accoutumé au luxe et à la magnificence de la terre ; je m'abandonne avec calme aux bourrasques, mais je tremble devant la splendeur du trône.

Il y eut un temps fatal où le marin parlait de ces régions inconnues et allait de cour en cour comme un pèlerin, implorant les riches et les grands. Que d'années de soucis !... mais son destin, malgré l'avis des savants, lui montra l'astre brillant d'Isabelle, et il se mit en mer sous ses auspices.

Écoutez, écoutez, vous qui voulez savoir l'étonnante histoire du premier voyage que j'ai accompli pour l'honneur de la Castille et de sa reine immortelle ! Mes paroles feront dès maintenant connaître la valeur de la terre sans pareille et inconnue : mes paroles, si vous les trouvez sans charmes, seront du moins la vérité, je vous le jure.

Au nom de Dieu et confiants dans sa protection et son aide souveraine, nous montons joyeux à bord de la *Pinta*, de la *Nina* et de la *Capitane*. La *Nina*... un grand navire... Fortifiés par de dévotes oraisons et notre foi de

chrétiens, mes trois caravelles prirent la mer en même temps, en mettant à la voile de Palos.

C'était l'aurore... tremblante, indécise. Sa lumière pointait là-bas sur les rochers du côté du sud et, en face, elle rayait de ses brumes les blancs sommets du colosse de l'Atlas. Fraîche, la brise nous porta au large, et, quelques heures après, j'entendis gémir sous la quille les flots vaincus du farouche Atlantique.

O mon Dieu, toi seul connus alors mon émotion, ma joie ardente ! Enfin il était arrivé, ce jour si désiré de faire route d'un pôle à l'autre ! Libre enfin, sans crainte, sans erreur, je parcourais l'étendue du grand Océan... Et je respirai heureux, ivre de bonheur, seul, perdu dans son auguste immensité !

Et Dieu voulut y éprouver mes navires, et vraiment, il me sauva de mes équipages. A la clarté, aux doux zéphyr, succédèrent l'ouragan, la nuit obscure ; le danger fond sur nous, et de cruelles angoisses remplissent les cœurs d'une crainte mortelle, tandis que le vent augmente et fait dominer sa voix dans le bruit de l'orage turbulent.

Mes équipages étaient par trop ignorants... Ils doutèrent de la science, et crurent naviguer sur des mers sans limites et sans rivages... et à la fin, ils se révoltèrent. Plus d'une fois, dans leur frayeur, ils voulurent mettre le cap sur les deux Castilles... Mais, la main à la barre, je continuai ma route à travers le grand Océan.

Une nuit que, debout sur le château de la poupe élevée, je veillais inquiet, à l'horizon lointain l'éclat d'une lumière semblable à une étoile me frappa. Je fixai mes regards sur elle... et je m'humiliai devant Dieu !... C'était une lumière... une lumière... qui errait... et la terre... Je poussai un cri... et... on vit la terre au point du jour !

Elle était là, la terre... et habitée, couverte d'une verdure resplendissante avec sa parure de vierge, illuminée par le soleil ardent des tropiques. O Reine vénérée de Castille, là votre pennon a flotté autour du vaste archipel indien, et, là aussi, nous avons planté la croix du Rédempteur du monde.

Oui, vous êtes reine et maîtresse d'une terre dont les montagnes, dorées par la canicule brûlante, cachent de l'argent et de l'or dans leurs entrailles. Il y a des oiseaux aux mille couleurs, à la voix mélodieuse, et vous y avez et les Espagnes y ont à ramasser sur les bords de la mer, au milieu de rochers de corail, des bancs de perles.

C'est à vous, la noble et riche dame sans pareille, que l'Espagne doit un si heureux prodige. Grâce à vous, Colon a conduit ses navires avec une ferme assurance vers la zone embrasée. Votre couronne n'avait plus de joyaux... mais, de cette région si lointaine, je vous en apporte d'autres plus brillants et plus précieux pour orner votre diadème impérial.

O Madame, acceptez-les... je ne vous demande pas d'autre récompense. Ces richesses sont les prémices du sol indien et peuvent orner le front des rois.

(Ceux qui accompagnent Colon déposent au pied du trône les objets qu'ils portent.)

Vous méritez plus, mais Colon se trouvera assez récompensé si vous recevez ce présent de ses mains.

LE ROI. — (*Avec enthousiasme*). Castillans, saluez la Reine !

LA REINE. — (*Se levant*). Oh! non..... Dieu d'abord ! Il a veillé sur mon malheureux royaume... J'ai trouvé l'État

au bord d'un abîme sans fond ; j'ai invoqué sa protection... et soudain de la pauvre Castille il a fait un empire riche et florissant. C'est lui qui de son souffle l'a tirée de l'avi-lissement... C'est à Dieu, c'est à Dieu que nous devons tout.

Il m'a donné l'argent de ses temples et a animé notre bras et notre foi sincère. Il a détruit la foule ingrate des fils d'Agar... et il se manifeste dans Colon. Par lui, notre empire s'étend aujourd'hui et le soleil brillera éternelle-ment sur la Castille. Il nous donne de nouveaux mondes, des richesses immenses... (*Elle tombe à genoux ainsi que tous les assistants.*) O Dieu tout-puissant, soyez béni !...

Que vers la demeure où tu vis éternellement environné de crainte et de rayons de gloire, monte, dans ces douces larmes que je répands, l'hommage d'une âme reconnais-sante. Oh ! lorsque sera venue ma dernière heure et que je reposerai dans la tombe immobile, tourne tes regards vers ma patrie, ô mon Dieu. Veille, Seigneur, sur mes augustes fils !

(On entend dans le lointain le chœur de la chapelle royale qui entonne le *Te Deum*. — La toile tombe lentement.)



EUGÈNE DE BEAUREPAIRE

A PROPOS

DE LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

GLANES NORMANDES



A PROPOS

DE LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

GLANES NORMANDES

LES souvenirs matériels ou les mentions historiques ayant directement trait à la découverte du Nouveau Monde sont bien peu nombreux en Basse-Normandie.

C'est, ce nous semble, une raison de plus pour recueillir avec un soin scrupuleux les moindres particularités se rattachant, de près ou de loin, à cet événement si considérable dans les annales de l'humanité.

I

Par suite de l'intervention intelligente de M. Ernest Adelus, vice-consul d'Espagne à Caen, on pourra comprendre au nombre des objets destinés à figurer à l'Expo-

sition historique américaine de Madrid, une ancre qui provient de l'un des navires commandés par Christophe Colomb, lors de son troisième voyage. Par lui-même, un engin de ce genre ne mériterait guère l'attention ; mais sa valeur augmente singulièrement par la démonstration de sa provenance et de son authenticité.

L'île de la Trinidad fut découverte par Christophe Colomb le 31 Juillet 1498, à midi. Il aborda l'île par l'extrémité méridionale, qu'à raison de sa forme il appela *punta de la Galera*, pointe de la Galère, puis, ayant longé la côte sud et couru de l'est à l'ouest, il arriva, le 2 août, à la pointe Icacos, qu'il désigna sous le nom de *punta del Arenal* ou pointe des Sables.

Tous les historiens de Colomb et de l'île de la Trinidad, sans exception, Washington Irving, E. Borde, Martin Casanova et le docteur de Verteuil, nous font connaître que l'Almirante, pour entrer en relations avec les Indiens, mouilla dans la baie d'Icacos, et que, dans la nuit du 2 août, il eut à essuyer un violent raz de marée, accompagné d'un tremblement de terre, qui lui fit courir, ainsi qu'à ses équipages, les plus sérieux dangers.

Dans cette effroyable tourmente, une de ses caravelles fut soulevée si violemment, qu'elle fut projetée loin de la côte et perdit son ancre. Ce fait caractéristique, indiqué de la façon la plus positive par Washington Irving, est raconté en ces termes par Borde dans son *Histoire de la Trinidad* (p. 28 et 29) :

« Tout à coup, un grondement terrible se fit entendre du côté du sud, et il (Colomb) vit s'avancer vers lui une vague tellement grosse, qu'elle lui fit l'effet d'une montagne d'eau. Quand la masse liquide arriva sur ses navires, il se crut perdu. Elle ne fit pourtant que les soulever violemment,

et il n'eut d'autre accident à subir que la perte de l'ancre d'une de ses caravelles. A cette passe redoutable, où il avait eu peur d'être englouti dans les flots, l'Amiral donna le nom de *Boca de la Sierpe* ou Bouche du Serpent. »

Or, à la punta del Arenal, il se fait, par voie d'alluvion, d'immenses agglomérations de sables qui s'étendent peu à peu dans la mer, si bien que les terrains ainsi conquis sur les flots au moyen de ces apports incessants, occupent aujourd'hui l'emplacement exact du mouillage des navires de Christophe Colomb en 1498. Ce phénomène de l'avancement régulier des sables du côté de la mer a été noté avec une rigueur scientifique complète pour les dix dernières années.

C'est précisément dans ces alluvions qu'a eu lieu la découverte de l'ancre dont nous nous occupons.

A la fin de l'année 1877, en effet, des ouvriers de M. François Agostini, propriétaire, à Icacos, de vastes plantations de cocotiers, étant occupés à creuser un canal de déversement des eaux à la mer, rencontrèrent dans ces apports sablonneux, à deux cents pieds du rivage, une ancre assez forte et de forme ancienne, qui y avait été abandonnée à une date très éloignée, lorsque les eaux recouvraient cet emplacement.

La découverte fut publiée dans les journaux de la Trinidad, et, du rapprochement de tous les faits que nous venons de rappeler, il parut légitime de conclure que cette ancre, qui rappelle bien par sa forme les ancres du XV^e siècle, était assurément celle que perdit l'un des navires de Christophe Colomb lors du raz de marée du 2 août 1498.

Tous les faits concernant la présence de l'ancre en question dans les sables de la pointe d'Icacos, sont relatés, avec les détails les plus minutieux, dans des pièces en

forme, revêtues d'attestations authentiques; et nous estimons que ce témoin muet de la découverte de l'île de la Trinidad figurera avec honneur à l'Exposition historique américaine de Madrid, puis à celle de Chicago, comme il a déjà figuré à Paris à l'Exposition universelle de 1889.

II

Il y aurait tout un travail des plus intéressants à entreprendre sur la participation des marins normands aux grandes navigations et aux découvertes de terres, jusque-là inconnues, qui ont marqué la fin du XV^e siècle. Le port de Dieppe, notamment, dont le rôle a été si important, exigerait une monographie spéciale.

Une étude de ce genre, pour être menée à bien, exigerait malheureusement des investigations minutieuses auxquelles le temps laissé à notre disposition ne nous a pas permis de songer. Contentons-nous d'observer que les relations commerciales entre les ports de Dieppe, d'Honfleur, de Carentan, de Barfleur, de Cherbourg, étaient incessantes. A défaut de pièces officielles, aujourd'hui détruites ou dispersées, le *Journal du sire de Gouberville*, publié récemment par la Société des Antiquaires de Normandie, nous apporte sur ce point des indications précieuses à recueillir.

Les rapports de la ville de Cherbourg avec Dieppe et Rouen sont révélés notamment dans une infinité de passages du Journal. Sans cesse, des navires dieppois sont indiqués comme relâchant à Cherbourg et à Carentan. Ils apportaient des objets de la nature la plus variée,

depuis des chargements de grains jusqu'à des draps, des meubles et des assortiments de mercerie, et reprenaient la mer chargés de bois de construction et d'énormes quantités de lard salé.

A une époque où la presqu'île du Cotentin était couverte d'immenses forêts, le commerce des bois et l'élevage des porcs tenaient, il est facile de le comprendre, une grande place dans les préoccupations de ses habitants.

On doit même, par suite vraisemblablement de ce va-et-vient perpétuel qui existait entre les deux villes, constater la coexistence à Cherbourg et à Dieppe des mêmes usages, des mêmes fêtes populaires. C'est ainsi que, dans l'une et l'autre ville, nous rencontrons la représentation du Montement de la Vierge, suivie du jeu d'une momerie entourée de la même pompe et attirant le même concours de population. Sans doute, des coutumes analogues peuvent être signalées bien ailleurs ; mais il n'en est pas moins curieux de rapprocher, avec leurs détails essentiels et caractéristiques, le Montement de la Vierge à Dieppe du Montement de la Vierge à Cherbourg.

Le texte de Gouberville, en même temps qu'il mentionne, dans le grand port du Cotentin, la célébration de cette fête originale, nous y révèle également la présence de navires se livrant, non seulement au cabotage avec la plupart des ports normands, mais encore à la course et aux lointaines expéditions à la côte d'Afrique et jusqu'en Amérique.

A chaque instant, il est question de navires attaqués et de chargements enlevés ; entre temps, nous voyons même nos compatriotes opérer des descentes en règle dans les Iles anglaises, occuper le pays et enlever tout le bétail.

Les mentions relatives aux voyages de long cours ont

pour nous un intérêt plus direct ici, et demandent à être relevées avec le plus grand soin.

A la date des 15 et 19 juillet 1554, nous apprenons qu'il y avait à Barfleur un navire qui avait apporté des épices, de la « maniguette », provenant de la côte de Guinée, ainsi que des dents d'éléphant.

En 1558, nous constatons qu'un certain capitaine, nommé Malesart, armait un navire pour le Pérou, et en recrutait l'équipage dans les paroisses limitrophes de Cherbourg. Ce devait, d'ailleurs, être là une navigation déjà entrée dans les habitudes, car elle ne paraît provoquer aucune surprise ni soulever aucune opposition.

En 1556, une note de Gouberville nous avait précédemment signalé la présence à Barfleur d'un autre aventurier, le capitaine de La Chapelle, lequel avait à son bord un certain nombre de nègres. Nous voyons même que ce capitaine, dans un accès de générosité, offrit un de ces nègres à un haut fonctionnaire, qui ne fit aucune difficulté pour accepter ce cadeau.

Le même jour, 17 août 1556, La Chapelle, Gouberville et l'amiral de Coligny, qui faisait une tournée sur les côtes de Basse Normandie, dînèrent chez un autre capitaine de navire, appelé François Le Clerc, dont M. Léopold Delisle, le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, nous a tout récemment reconstitué la carrière intéressante et singulièrement mouvementée.

Ce François Le Clerc, de Réville, dont, à plusieurs reprises, le nom revient dans le *Journal du sire de Gouberville*, est, à coup sûr, l'un des plus audacieux marins que le Cotentin ait produit au XVI^e siècle. Un résumé de ses services se trouve, d'ailleurs, dans les lettres d'anoblissement qui lui furent octroyées en 1551.

Pierre Mangon, vicomte de Valognes, très au courant de toutes les particularités curieuses de l'histoire et de l'archéologie de notre région, n'a eu garde de passer sous silence, dans ses Mémoires, un aussi curieux document. Nous croyons utile d'en reproduire ici au moins quelques lignes :

« Nous, considerant et ramenant à memoire les bons
« services que nostre cher et bien amé François Le Clerc,
« l'un des capitaines de nostre marine, a par cy devant et
« de longtemps faits, tant au feu roy, nostre tres honoré
« seigneur et pere, que Dieu absolve, que à Nous, au fait
« de nos guerres et armees que Nous avons eus tant sur
« la mer que par terre, où continuellement il a exposé
« sa personne en infinis dangers et peines, et avecques
« telle hardiesse et vaillance qu'il en est digne de louange
« et singuliere recommandation, avec ce que ez combats
« et conflicts, esquels pour nostre service il s'est toujours
« rencontré et offert à l'encontre de nos ennemys, il a esté
« grandement mutilé de ses membres, y ayant perdu une
« jambe et un de ses bras gravement endommagé, ne
« laissant toutefois pour cela son dit service et exploite
« sa personne en telle et aussi grande volonté, hardiesse
« et vaillance qu'il a jamais faict..... »

A ce trait, significatif par lui-même, M. Léopold Delisle ajoute une courte citation empruntée à la *Cosmographie universelle* de Thevet, et qui, en nous racontant la prise de l'île des Palmes, l'une des Canaries, par François Le Clerc, achève de mettre en évidence son énergique physionomie : « Laquelle, nous dit Thevet, fut saccagée
« de mon temps, lorsque les guerres estoient ouvertes
« entre l'empereur Charles le Quint et Henry second du
« nom, roy de France, par un capitaine corsaire nommé

« François Le Clair, dit Jambe de Bois, homme vaillant
« et accort à la marine, avec lequel j'ay quelquefois
« voyagé. » (1)

Sur ce hardi corsaire, nous ne connaissons rien de plus ; nous en savons encore moins sur Pater Capon, sur Malesart, sur Rafoville et tant d'autres marins qui n'apparaissent qu'à de rares intervalles dans le Journal de Gouberville, mais qui semblent tout à fait dignes de figurer dans la compagnie de l'héroïque Jambe-de-Bois.

Ces détails nous éloignent un peu de la découverte de l'Amérique et des premiers explorateurs du Nouveau Monde : ils n'y sont cependant pas absolument étrangers. Ils prouvent, en effet, l'existence à une époque ancienne d'un véritable courant commercial entre les différents ports de la Basse et de la Haute Normandie, et la présence dans ces localités de nombreux marins habitués de longue main aux expéditions aventureuses et aux navigations lointaines. La pénurie et l'insuffisance des documents sur le fait de la marine qui nous ont été conservés, ne nous permettent pas de préciser davantage.

III

Par une singularité que nous devons au moins signaler, et à la suite de circonstances restées jusqu'ici fort obscures,

(1) *Les Mémoires de Pierre Mangon, vicomte de Valognes*, par M. Léopold Delisle ; Saint-Lo, 1891, in-8° (Extrait de l'*Annuaire de la Manche*). — Thevet, *La Cosmographie universelle*, édit. de 1575, t. III, chap. X.

le fils d'un des compagnons de Christophe Colomb vint se fixer sur le tard en Normandie, et a laissé dans cette province une descendance qui y a occupé les plus hauts emplois et les charges les plus importantes.

Il ne saurait entrer dans nos intentions de retracer ici, même succinctement, la vie de Don Pedro Margarit d'Aragon, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et favori de Ferdinand le Catholique. Pedro Margarit avait été investi du commandement des forces militaires mises à la disposition de Christophe Colomb. Ses dissentiments et sa lutte ouverte avec le grand découvreur sont connues. Son brusque retour en Espagne avec le moine Buyl ont été l'objet de controverses ardentes et d'explications contradictoires. Peut-être même, après tant de débats passionnés, est-il raisonnable de penser que le dernier mot de l'énigme ne nous a pas encore été donné sur bien des points de cette aventure extraordinaire.

Sans entrer dans le récit des faits, ce que nous voulons nous borner à constater, c'est que Pedro Margarit avait été accompagné au Nouveau Monde par deux de ses fils, et que l'un d'eux, Don Pablo, qui vint s'établir en Normandie dans des circonstances restées inexplicables ainsi que nous l'avons déjà dit, compte dans sa descendance deux familles des plus distinguées de notre province, les de Marguerit de Rochefort et les de Marguerit de Versainville, en faveur de qui la grande terre de Versainville, unie à des fiefs considérables, fut érigée en marquisat par lettres patentes données à Versailles au mois de décembre 1731.

Les Marguerit de Normandie portent : *d'or à trois roses de gueules, tigées et feuillées de sinople*, tandis qu'en Espagne les Margarit portent encore : *de gueules à*

trois marguerites d'argent, au chef tiercé en pal d'Aragon moderne, de Sicile et de Navarre. Malgré les variantes, les noms et les armes s'unissent pour constater la communauté d'origine.

On trouvera, d'ailleurs, sur les Marguerit et leurs alliances, les renseignements les plus circonstanciés dans l'*Armorial de France* de d'Hozier, et dans le *Dictionnaire de la Noblesse* de La Chesnaye des Bois.

Contentons-nous de mentionner que le fils de Don Pablo, Philippes Marguerit, seigneur d'Éran, de Soignolles, etc., fut inhumé dans l'église Saint-Gervais de Falaise, où l'on voit encore son tombeau qui porte les inscriptions suivantes, en parties effacées :

CY GIST NOBLE HOMME PHILIPES MARGUERIT EN SON VIVANT SIEUR DERAN DE SOIGNOLLES S^r ET PATRON DES SIEURIES DE SAINT ANDRE DE BRIOUZE LA MOTTE SOUBZ ROUVRES... JOUR DE DECEMBRE LAN MIL CINQ CENTS SOIXANTE ET TRAIZE DIEU (DAIGNE) LUI FAIRE PARDON.

*Celuy qui est gisant desoubz ce grand tombeau
Et quon a honore dedifice si beau :
Est celui qui viuant ne trouua son pareil
En quelconque vertu et qui fait de tous lœil
Par sa mort ruisseler. Marguerit en son temps
Eut en ce monde cy et maintenant.
.
Que Marguerit au ciel avec contentement
De de Dieu jouist heureusement.*

Tout cela est d'un vague désespérant et d'une banalité laudative qui dut satisfaire les contemporains, mais qui

ne fait guère songer au grand ascendant, le compagnon de Christophe Colomb, et encore moins à la découverte du Nouveau Monde.

EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE,

DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION NORMANDE

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

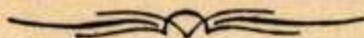
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

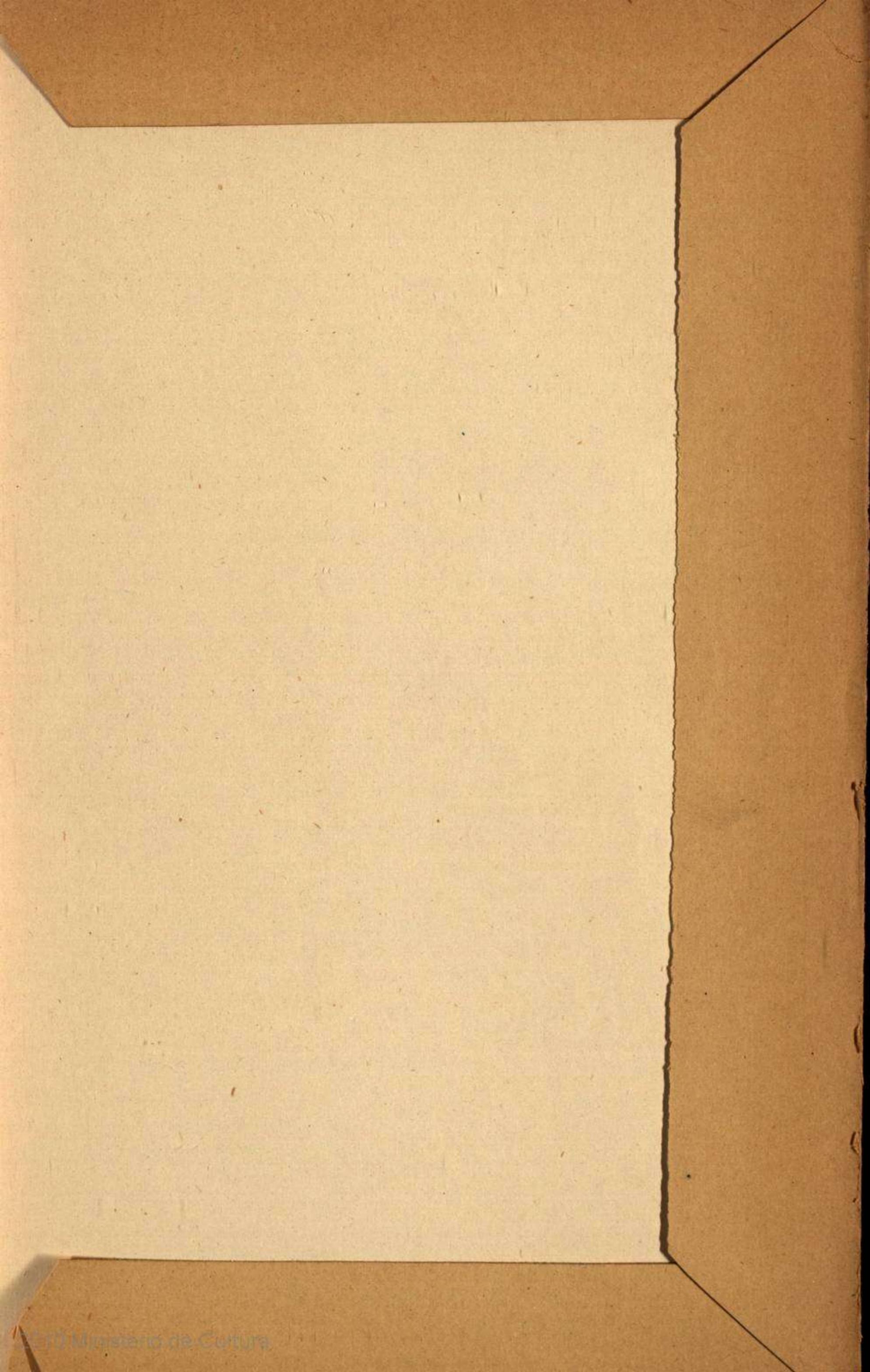


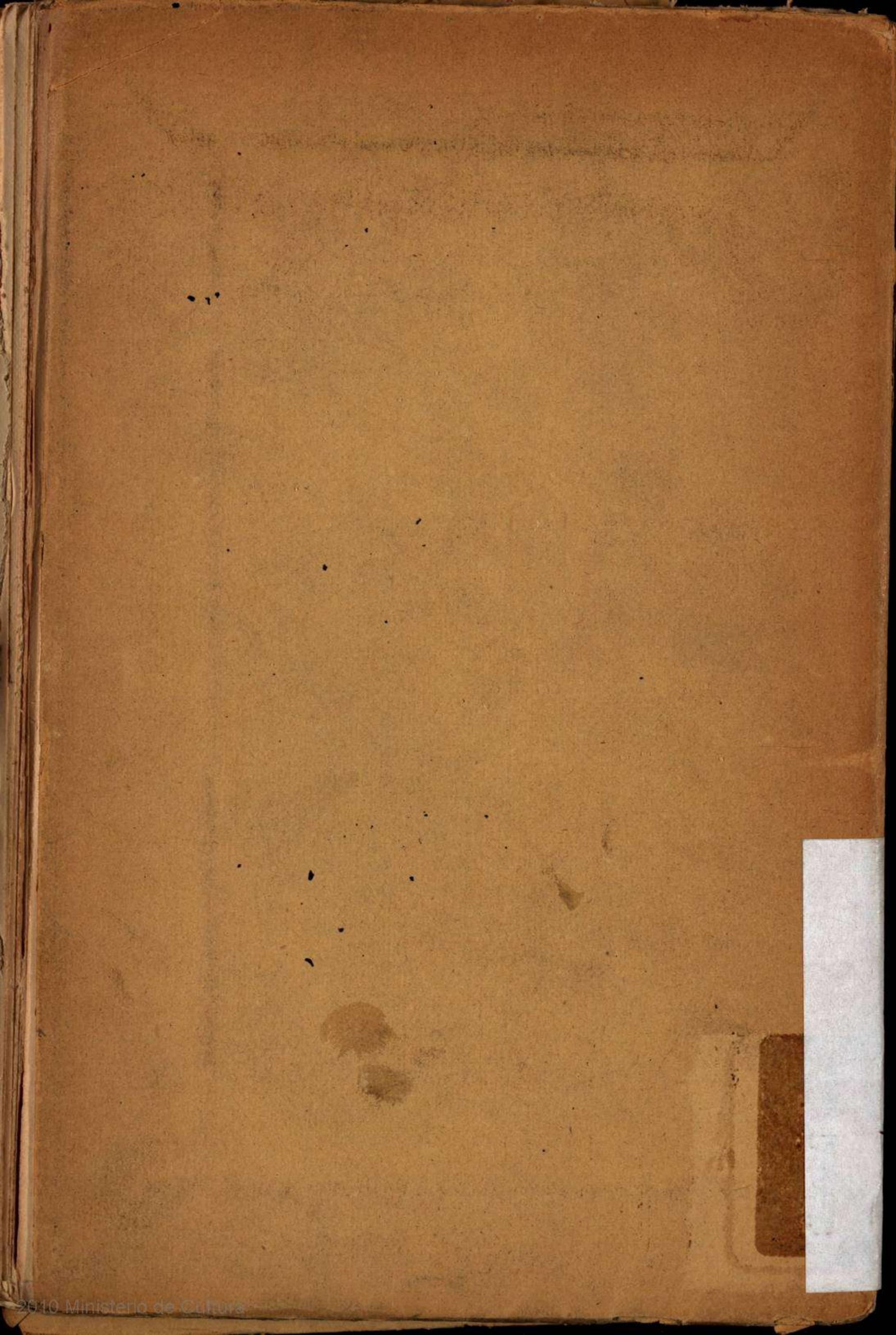
TABLE



<i>Adresse à Sa Majesté la Reine Régente d'Espagne</i>	III
Comte DE CHARENCEY. — L'Orphée Américain	3
LOUIS GUILLOUARD. — De l'État des connaissances géographiques quarante ans après la découverte du Nouveau Monde	15
ÉMILE TRAVERS. — Gonzalve de Cordoue et Christophe Colomb, d'après un drame espagnol	45
EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE. — A propos de la découverte du Nouveau Monde. — Glanes normandes.	89







QWPA

08/04/10